



FUIR L'ENFER EN LIBYE

**OU AFFRONTER LES ABYSSES
POUR SA DIGNITÉ**

DÉCEMBRE 2017



PRÉFACE

Bien avant que l'ONU ne décide enfin de s'inquiéter par la voix de son Commissaire aux droits de l'homme de la situation des migrants dans les camps en Libye exposés à la torture et l'esclavage, les organisations de la société civile – dont le Forum Tunisien pour les Droits économiques et Sociaux à travers la mission de Reem Bouarroj - auront au moins eu l'honneur de dénoncer la tragédie humaine qui s'y déroule dès ses premiers signes alarmant. Cette situation des plus scandaleuses avait en effet pour écho celle, non moins macabre, de loterie de la mort en Méditerranée, aux portes de l'Europe.

Il aura fallu un bilan effrayant de plusieurs dizaines de milliers de disparus en mer et des initiatives de sauvetage entreprises par des associations qui ont dû braver toutes sortes d'obstacles pour que des victimes puissent enfin témoigner du calvaire de leurs parcours. Ces ONG (Organisations Non Gouvernementales) ont dû affronter les difficultés de leur financement indépendant, les politiques gouvernementales européennes rétrogrades, sans oublier la pression montante du nationalisme chauvin et d'une xénophobie qui se généralise.

Mais s'il est au moins de bon ton d'élever la voix tard plutôt que jamais, pour exprimer une indignation devant l'horreur des camps d'enfermement de migrants mise à nu, le retard de cette indignation paraîtrait malheureusement en dévoiler en partie les causes et, du moins, des complicités évidentes.

Chacune des personnes rescapées qui a témoigné dans ce rapport est certainement passée par l'enfer des camps gouvernementaux libyens et de ceux de milices esclavagistes ; mais qu'en est-il des réalités économiques et sociales non moins douloureuses qui les y ont poussées ?

Sans être exhaustif, ce panel de récits d'exilés en quête de leurs droits à la dignité et à l'asile dévoile une diversité des parcours, des origines et des raisons de leurs départs. Abbas, Selim, Jamila et tous les autres par leurs récits de vie témoignent de leurs passés de victimes tantôt de conflits armés, tantôt de répression politique, tantôt de femmes fuyant la banalisation de violences quotidiennes ou encore de la marginalisation économique comme les paysans ruinés par l'aridité nouvelle de leurs terres.

Ils récidiveraient sur les mêmes parcours au risque de leurs vies car les pays du Nord, et l'Europe en particulier, ont fait le choix de déterminer la libre circulation des marchandises et des capitaux comme prioritaires devant la liberté de circulation des personnes, reléguée au rang de menace ou danger. En cela, cette volonté vise à essayer de mettre un terme à la pratique ancestrale d'une émigration circulaire autour de cette mer partagée - « mare nostrum » - qui devrait davantage être un espace commun mis au service du développement solidaire et humain.

Au lieu de cela, la sécurisation à outrance a été un des choix politiques communément formulé. La force militaire européenne commune de garde-côtes Frontex a été mise en place en 2016 afin d'assurer la gestion sécuritaire des frontières, avec « la collaboration forcée » des pays riverains. Le budget de celle-ci devrait passer de 281 millions d'euros en 2017 à 322 millions d'euros en 2022, illustrant bien les priorités par les pays européens. Aussi des embarcations sommaires de réfugiés peuvent-elles être alors repoussées grâce à cela vers les eaux libyennes. Le financement et l'équipement attribués par l'Union Européenne en 2016 puis par l'Italie aux garde-côtes libyens avait indirectement pour objectif d'inciter ce type de refoulement, avant que les embarcations de migrants n'atteignent les eaux internationales. Or, souvent les garde-côtes libyens complices ne font que remettre les migrants à leurs tortionnaires dans les centres, dont il est régulièrement question dans les témoignages de ce rapport.

En parallèle, un mouvement de criminalisation des ONG de sauvetage en mer s'est ensuivi en août 2017 semblant pouvoir être associé à cette volonté européenne d'endiguer les arrivées de personnes fuyant les crimes subis en Libye. Enfin, le projet de création de centres de « tri » aux frontières sahariennes entre les demandeurs d'asile dont la démarche sera qualifiée de légitime ou non, achèvera d'externaliser les frontières de l'Europe sur le continent africain moyennant quelques arrangements d'intérêts.

En revanche, il semble que l'Europe consentirait actuellement à faciliter l'accueil - conforme à ses intérêts - de l'élite instruite et compétent de notre jeunesse pour laquelle un important investissement a été apporté, tout en continuant de clamer qu'elle ne peut pas accueillir la misère du monde.

Les pays d'origines des migrants devraient donc assumer les conséquences de leurs gouvernances et le gaspillage de leurs ressources. Toutefois, faut-il rappeler que nombre de conflits violents qui y sévissent et qui finissent par convaincre les candidats à l'exil, ne sont que de nouvelles formes de guerres par groupes ou ethnies interposés pour des intérêts économiques ou stratégiques non avoués ?

Faut-il également rappeler que l'avancement de la désertification, l'épuisement de nombreuses ressources rurales vitales, dont les difficultés d'accès à l'eau rendent certaines régions désormais « invivables », sont aussi les conséquences des bouleversements climatiques auxquels ces pays ont nettement contribué par leur industrialisation intensive ? Les principaux tenants de la « forteresse Europe » n'ont-ils pas enfin la responsabilité d'assumer le démembrement de fait de de la Libye et le blanc-seing accordé aux milices sur la vie des migrants et réfugiés dans la Libye actuelle, théâtre de toutes les atrocités rapportées par les rescapés de l' « Aquarius » ?

En Tunisie, des milliers de jeunes femmes et hommes convaincus que l'Etat a choisi de s'accommoder durablement de leur exclusion et de la marginalisation de leurs régions en sont maintenant réduits à ce pire choix du départ faute de perspectives alternatives acceptables. Près de cinq cent d'entre eux sont à ce jour portés disparus. Devant l'obstination des choix de politiques économiques ayant déjà fait preuve de leurs échecs, en l'absence de nouvelles politiques de développement à même de remédier aux déséquilibres régionaux actuels et étant donné l'exclusion économique et sociale de couches de plus en plus larges de la population, le phénomène ne semble pas prêt de s'arrêter. Des parcours similaires à ceux de nos témoins resteraient malheureusement à craindre si des mesures urgentes pour rétablir l'espoir et des dialogues crédibles garant de plus d'équité ne voyaient pas le jour dans les plus brefs délais.

Les témoignages choquants rassemblés dans ce document par Reem Bouarrouj - volontaire à bord du bateau « l'Aquarius » - avec la décence due devant tant de drames humains, nous ramènent à l'essentiel d'une approche humaine dans l'écoute et la prise en considération de ces vies brisées. Elles ne peuvent que susciter un sentiment de révolte contre un ordre mondial « bienpensant » au sein duquel le cynisme institutionnalisé et les intérêts égoïstes en arrivent à occulter l'humanité de « l'autre ».

Au-delà de l'empathie inévitable envers les victimes, ce travail ne manquera pas, nous l'espérons, de rappeler à chacun ses responsabilités non seulement de dénoncer les dérives qui ont permis à des intérêts convergents de créer des zones de non droit mais aussi celle d'œuvrer à y mettre un terme.

Melik Kefif

Membre du Comité Directeur du FTDES





SOMMAIRE

Préface	05
Introduction : Les yeux bleus de la Méditerranée	12
Raconte-moi l'Aquarius	14
Déroulement d'une opération de sauvetage	16
Le jour où ils ont tiré	24
Les témoignages	
« J'ai échoué ! »	28
Quand tu fuis ton pays devenu dangereux	30
On devait sauver notre vie	32
« Mourir avec mon enfant ne me faisait pas peur, j'étais déjà presque morte »	34
Jusqu'à ce que la mort nous sépare	36
Mon droit	42
« Je ne suis plus un homme »	44
« La vie est chère pour celui qui n'a pas de valeur »	48
La longue route d'un opposant du Bangladesh vers la sérénité	50
« Ils tuent juste pour tuer »	52
Analyse des profils	56
Genre	58
Age	58
Etat civil	58
Les Nationalités	58
Causes de départ du pays d'origine	59
Destination envisagée au départ du pays d'origine	60
Les causes de départ en Europe et attentes	61
Le type de projet pour le départ	62
Les Réseaux de passeurs	63
Les sources de financement du départ en Europe	64
Relations avec les passeurs avant le départ en mer	65
Le prix de la traversée en mer vers l'Europe	65

CREDITS

Ecrit par :
Comité de lecture

Reem Bouarrouj
Malek Kefif
Alaa Talbi
Valentin Bonnefoy
Kenny Karpov

Credit photo :



47, Avenue Farhat Hached. 2eme étage. 1000 Tunis. Tunisie.
(+216) 71 257 664
contact@ftdes.net
forum.tdes@gmail.com
www.facebook.com/ftdes/
https://twitter.com/FT_DES

INTRODUCTION

Les yeux bleus de la Méditerranée





En 2017, selon l'UNHCR, 113 722 migrants sont arrivés en Italie en quête d'une vie digne, victimes silencieuses et tués d'un système qui les prive d'une vie décente. Au péril de leurs vies, ils affrontent les pires conditions pour le simple droit de vivre. Ils prennent le large sans aucune garantie d'arrivée. Mais quand on risque de mourir à chaque seconde, prendre la mer ne nous fait plus peur. Les raisons de leurs départs sont diverses et restent incompréhensibles pour ceux qui, dans leur confort, se demandent à quoi bon risquer le tout pour le tout et quitter familles et pays.

J'ai eu la chance de travailler de mars à juin 2017 à bord d'un bateau de recherche et de sauvetage en Méditerranée : l'Aquarius. C'est là-bas que j'ai compris que j'étais loin de connaître la réalité du phénomène migratoire. Les visages connus sur ce bateau m'ont ouvert les yeux et le cœur sur d'autres réalités et permis de mieux connaître mes limites. J'ai eu le privilège d'agir auprès de femmes et d'hommes merveilleux, convaincue de l'utilité d'offrir un avenir meilleur à ceux qui en ont besoin, persuadée que l'Europe devait cesser sa politique migratoire meurtrière et ouvrir ses frontières à ceux qui lui ont ouvert leurs cœurs malgré leurs différences.

J'ai également découvert la mystérieuse couleur bleu foncé de la mer Méditerranée. En regardant pour la première fois la zone de recherche du pont du bateau je me demandais combien de vies avait-elle avalées, croyant jusqu'alors que l'eau était essentiellement une source de vie. En trois mois, je devins partagée entre mon éternel amour pour elle et une nouvelle haine suscitée par la mort qu'elle pouvait aussi causer.

Ce rapport contient trois partis : une partie relative au déroulement d'une opération de sauvetage en mer, une partie contenant dix des 78 témoignages que j'ai eu la chance de recueillir à bord de l'Aquarius et une dernière partie comme annexe résumant ces différents 78 profils.

RACONTE-MOI L'AQUARIUS :

L'Aquarius est un vieux bateau d'assistance aux pêcheurs né en 1977 et propriété de la société allemande Hempel Shipping. Il pèse 611 tonnes, mesure 77 mètres de longueur et 12 de largeur. Il contient deux canots de sauvetage, et possède une vitesse de croisière de 13 nœuds. Il est doté de 4 ponts et de nombreux espaces couverts aménagés pour abriter les rescapés.

Une clinique et un grand abri « shelter » y sont aménagés pour loger les naufragés pour une capacité d'accueil de 600 personnes et même plus en situation d'extrême urgence.

L'Aquarius a entamé sa mission de sauvetage en février 2016. Il patrouille dans les eaux internationales entre 12 et 25 miles (environ 19 à 40km) des côtes libyennes à la recherche de bateaux de fortune en quête d'un avenir meilleur. Cette zone de recherche - la "SAR zone" - se situe au large des côtes libyennes dans le golfe de Gabès où la plupart des canots de migrants font l'objet d'alertes, selon l'Organisation Internationale pour les Migrations (OIM).

Actuellement le bateau est affrété par deux ONG : Médecins Sans Frontières qui s'occupe du service médical et SOS Méditerranée qui a la charge des opérations de sauvetage. Avec l'équipage du navire, l'Aquarius transporte à peu près 35 personnes qui y travaillent. Chaque équipe a sa mission spécifique pour les sauvetages mais elles collaborent à la prise en charge des rescapés. Des veilles permanentes sont assurées à bord avec beaucoup de professionnalisme et dans une ambiance chaleureuse.

Je voulais absolument embarquer à bord de l'Aquarius en tant que médiatrice culturelle avec Médecins Sans Frontières (MSF) bien que ce rôle n'avait aucun lien avec mes études de médecine. Mon expérience a achevé de me convaincre que les études importaient peu pour ce type de missions, en comparaison avec des bonnes capacités de communication et la force de caractère.





Pendant les opérations de sauvetage, l'Aquarius sillonne les eaux internationales d'Est en Ouest au large des côtes libyennes. Les interventions se font selon les règles maritimes internationales, en coordination avec le MRCC (Maritime Rescue Coordination Center - Centre de coordination des recherches et des sauvetages en mer). Basé à Rome, ce centre signale les embarcations en détresse et donne des instructions quant aux modalités de sauvetage et de débarquement des rescapés.

Si l'équipe de SOS Méditerranée - qui assure une veille de 5h à 20h - détecte avec les jumelles à partir de l'Aquarius un bateau en détresse, elle doit immédiatement le signaler au MRCC et attendre l'ordre avant d'agir.

Une fois l'ordre donné par le MRCC, le bateau s'anime et tout le monde se prépare en mettant la tenue de sauvetage (chaussures antidérapantes, gilets de sauvetage et casques). Il ne reste alors que les trente minutes qui nous séparent du lieu de l'alerte pour manger quelque chose, en prévision de l'incertitude de la durée d'intervention.

Mon premier sauvetage en mer de bateaux pneumatiques en détresse s'est déroulé à 6h du matin, après 36h de traversée depuis l'Italie d'où nous partions. Je n'oublierai jamais ma peur et mon angoisse ce jour-là. Je devais partir sur le premier canot de sauvetage, le RIHB 2 (Rigid-Hulled Inflatable Boat) ou « Easy 2 » comme nous l'appelons aujourd'hui, pour lancer le premier message en trois langues dont l'objectif est de rassurer ces personnes et de leur expliquer qui nous sommes... Je me sentais responsable du bon déroulement de la première approche car en l'absence de confiance en notre intervention, les naufragés risquent de paniquer et de mettre en péril le bon déroulement des opérations.

Ayant une confiance absolue en l'équipe des trois membres de SOS Méditerranée, je suis monté à bord du « Easy 2 » chargé des gilets de sauvetage destinés aux rescapés. Plus on se rapprochait du canot immobile, plus l'impression que la situation était surréaliste me submergeait. J'ai compris par la suite que ce même sentiment d'effroi et d'angoisse te saisit irrémédiablement à chaque opération. Plus on se rapprochait, plus je distinguais ces personnes entassées les unes contre les autres, les visages, les regards, les mains qui se tendaient et les jambes qui dépassaient... le temps s'arrêtait pendant quelques secondes avec l'impression que je vivais un film en neuf dimensions, sauf que chaque geste et chaque regard comptait. Je ne sais pas pourquoi la vision de ces jambes me meurtrit à ce point le cœur. Ils sont si maigres, si abîmés ! Plusieurs d'entre eux portent seulement des caleçons. Je n'arrive pas à croire que des êtres humains aient pu oser les entasser de cette façon-là et que ces personnes soient parvenues à survivre au froid de la nuit.



**DÉROUL
OPÉRAT**

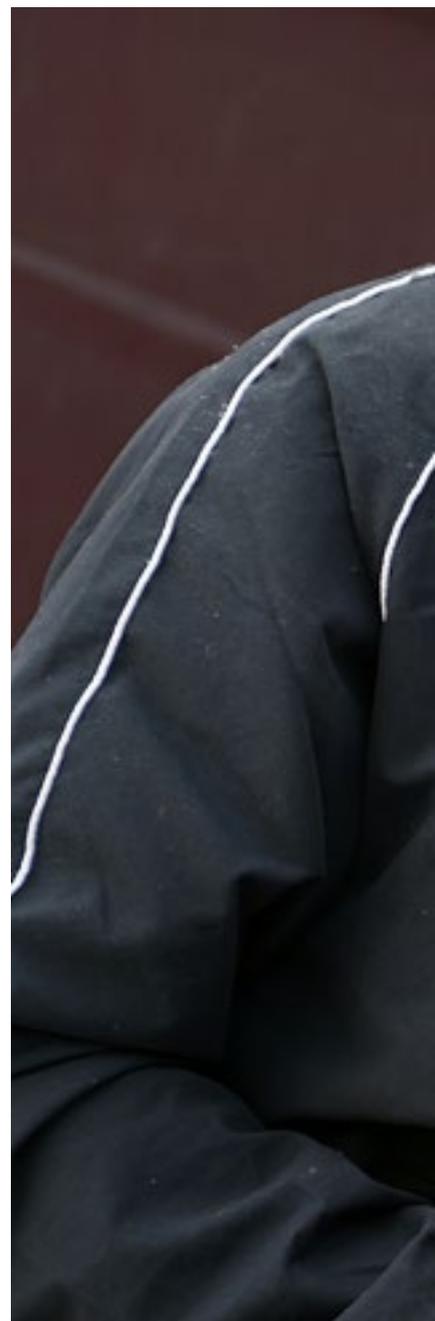


LEMENT D'UNE TION DE SAUVETAGE

Un regard hagard, vide, dans un visage tiré par la peine et le désespoir. Je leur fais alors signe de la main pour leur faire comprendre que nous venons en paix. On arrive, je les salue en anglais, français et arabe. J'explique que nous sommes venus les sauver, qu'ils n'ont pas à s'inquiéter, que tout ira pour le mieux et qu'ils seront bientôt sur le grand bateau en direction de l'Italie. Ils m'écoutent dans le calme à mon grand soulagement. La distribution des gilets de sauvetage terminée, l'évaluation des urgences médicales faite (il y a toujours un soignant sur l'autre canot de sauvetage), les allers-retours commencent. Pendant qu'un canot de sauvetage fait les trajets entre l'Aquarius et le bateau pneumatique, l'autre reste à proximité des naufragés pour les rassurer. La priorité revient aux personnes malades, aux enfants, aux femmes enceintes, aux femmes et ensuite au reste du groupe.

A bord, les cas médicaux sont acheminés vers la clinique, les femmes et les enfants vers le shelter, et les hommes sur le pont. Chacun aura un kit de sauvetage contenant : une bouteille d'eau de 0,5 litre, du BP5 (ration énergétique), un T-shirt, un survêtement, des chaussettes, un bonnet, une couverture et une serviette. La douche est indispensable pour laver le mélange d'essence et de l'eau salée qui peut provoquer des lésions cutanées parfois très graves.

Les trajets de retour vers un port indiqué par le MRCC durent au moins 36h riches en mouvements de surveillance et de distribution de deux repas quotidiens. Le petit déjeuner est simple avec la distribution de pain, de thé et de rations énergétiques mais nous devons aussi préparer des rations de riz et de fruits secs du déjeuner/dîner en quantité idéale. Le jour le plus intense où nous avons reçu 1004 rescapés, il nous a fallu travailler à la préparation du repas pendant six heures. Car si un sauvetage est une course rapide, l'après sauvetage est une course de fond mais dans une ambiance heureusement magnifique.





Toujours sur un fond musical, nous essayons d'établir un contact avec chacun de nos invités. Nous savons que ce trajet est pour ces personnes brisées - et en attente d'être traités en humains à part entière - une parenthèse entre ce qu'ils appellent « l'enfer libyen » et une Europe inconnue. Connaissant ce qui les attend à l'arrivée, nous voulons les entourer de chaleur et de compréhension en mettant des mots sur leurs douleurs et en essayant de panser leurs blessures physiques et psychiques. Quand au crépuscule les rescapés chantent et dansent nous entraînant dans leur joie, nous en avons les larmes aux yeux et ne pouvons qu'espérer l'avènement d'un meilleur avenir pour chacun d'eux.

En sécurité sur ce bateau qui les emmène vers un port sûr, plusieurs n'arrivent pas à fermer l'œil. Ils se remémorent des souvenirs pétris de douleur, leurs familles laissées au pays ou les bien aimés qu'ils ont vu mourir devant leurs yeux. Leur peine perceptible nous brise le cœur à l'écoute des différentes histoires :

« Je n'arrive pas à dormir, dès que je ferme les yeux j'entends des coups de feu »

« L'image de mon frère qui est mort en Libye me hante »

« On m'a violé et j'ai peur d'être enceinte »





Des histoires aussi pénibles les unes que les autres. Les recueillir revient à ouvrir des cicatrices et à remémorer des souvenirs douloureux qu'ils pensent avoir oubliés et qui malgré eux les hantent. Il faut choisir les mots, les gestes et ne rien promettre qu'on ne pourra tenir parce qu'éveiller un souvenir est une chose, mais pouvoir le fermer en est une autre.

L'approche des côtes italiennes est toujours source de tension même pour l'équipage à bord. C'est la fin d'un voyage et le commencement d'un autre. La veille j'essaie de les préparer à ce qui va se passer à l'arrivée, avec une carte je leur montre le chemin parcouru depuis la Libye. Ils sont attentifs, ébahis face à ce long trajet parcouru. J'explique les procédures douanières et le droit de demander l'asile ou un rapprochement familial sans évoquer le risque de ne pas retrouver le traitement humain qu'ils ont eu à bord de notre bateau. Je leur demande seulement de bien prendre soin d'eux et de veiller sur leurs proches s'ils sont avec eux et de ne pas tomber entre les griffes de ceux qui voudront les utiliser. Avec la responsable des affaires humanitaires et la sage-femme nous communiquons aux femmes le numéro qu'elles peuvent appeler en cas d'agression sexuelle.



L'arrivée au port se passe toujours de la même façon sauf en ce qui concerne la rapidité des procédures qui diffèrent d'un endroit à un autre. La police les attend pour les photos d'identité et l'enregistrement de leurs empreintes digitales. Les médecins habillés tout en blanc auscultent et prennent la température de tout le monde. Les stands de différentes associations attendent ensuite les rescapés. Chaque débarquement est riche en émotions, nous donnons des accolades à nos invités en leur souhaitant bonne chance pour la suite. Nous nous quittons à chaque fois les larmes aux yeux et c'est le cœur lourd que nous nous retrouvons ensuite avec l'équipe sur le bateau, qui nous semble tout d'un coup bien vide.



LE JOUR OÙ ILS ONT TIRÉ :

Une opération de sauvetage « ordinaire » comporte nécessairement une part de risque et un Mass Casualty Plan (Plan d'évacuation de masse) reste toujours possible avec un bateau qui risque de couler et des naufragés à l'eau. Mais le 23 mai, le pire sembla se présenter lorsqu'on a reçu la visite d'un bateau des « garde-côtes libyens » armés, qui ont poussé des réfugiés à se jeter à l'eau.

L'Aquarius et les canots de sauvetage se trouvaient dans les eaux internationales à environ 14 milles marins des côtes libyennes dans une zone permettant le sauvetage en mer tel qu'il est régi par les conventions internationales. L'opération avait débuté à 6h du matin alors que nous étions entourés d'embarcations pneumatiques très fragiles et de canots en bois à la limite de sombrer. L'intervention se déroulait sous la coordination du MRCC de Rome nous ayant donné mandat, en coopération avec les navires Vos Hestia et Luventa des ONG Save The Children et Jugend Rettet.

Lorsque vers 12h30 nous avons vu brusquement apparaître le bateau des « garde-côtes libyens » qui tiraient des coups d'armes à feu. L'embarcation armée de 4 mitrailleuses fixes a effectué une première approche à grande vitesse, créant de grosses vagues et mettant en péril des opérations de sauvetage extrêmement délicates.

Peu après, à 12h46, une salve de tirs était entendue jusqu'à bord de l'Aquarius, en provenance des embarcations pneumatiques. Il s'agissait de tirs d'intimidation des garde-côtes contre les migrants.

Les tirs n'ont fait ni victime ni blessé, mais une soixantaine de passagers d'une embarcation pneumatique se sont jetés à la mer. On entendait les cris « Help ! » ou « Please help me ! ». Bien que cela semblait surréaliste de voir autant de personnes en situation de détresse, nous devions garder notre sang froid afin de réussir cette opération délicate et sauver tout le monde. Heureusement, la plupart des personnes à bord portaient déjà les gilets de sauvetage qui avaient été distribués peu de temps avant. Tout le monde a été finalement secouru mais l'équipe n'oubliera jamais les visages et les cris de ces personnes qui avaient préférées affronter la mort que risquer un retour vers ce qu'elles appelaient communément l' « enfer libyen ».



LES TÉMOIGNAGES

Chaque histoire parmi celle que j'ai eu le privilège d'entendre mérite d'être racontée. Ici ce sont seulement 10 histoires singulières qui vont vous être rapportées.





« J'AI ÉCHOUÉ »

Mike est un jeune Nigérien athlétique de 22 ans. Mais il était isolé et souriait rarement. Il avait le cœur brisé comme la plupart des personnes que nous avons à bord, et je me suis dit que peut-être il pourrait m'en parler.

La première approche pour recueillir des témoignages est toujours délicate pour savoir choisir les mots, rassurer, réconforter... Je suis allée lui parler en fin de journée, la période la plus propice à cela. Peut-être que parler apaise leurs peurs nocturnes. D'ailleurs, beaucoup de ceux qui restaient éveillés le soir m'ont confié qu'ils avaient peur de dormir parce qu'ils craignaient de se réveiller en Libye, que tout cela ne soit qu'un rêve. Ils ont peur de revivre de nouveau la douleur, la peur, les coups de feu. Il y a même ceux qui m'ont avoué qu'en dormant ils revoyaient les scènes de morts et ne voulaient donc plus fermer leurs yeux !

J'aborde Mike seul dans un coin sur le pont, regardant la mer. Il m'a répondu : *« Je me rappelle de vous. C'est vous qui êtes venue sur le petit bateau hier nous parler et ensuite vous nous avez sauvés »*. Ça me touche toujours que quelqu'un me dise ça parce que ces gens méritent de vivre et que j'aurais préféré qu'ils n'aient pas à risquer leurs vies en mer. Ce que nous faisons est un devoir là où les politiques migratoires ont échoué.



Je lui explique que c'est important pour nous de recueillir des témoignages afin que le monde sache ce qui se passe en Libye et dans les pays d'origine, et nous voilà assis dans le couloir des appartements de l'équipage, le seul endroit calme et disponible ce jour-là :

« Je viens du Nigeria, j'ai un frère et une sœur. Nous vivions dans de bonnes conditions jusqu'à ce que mon père décède. J'étais le plus âgé mais n'avais que 18 ans. Mes oncles nous avaient dit que dès que j'aurais 20 ans ils prendraient tout l'héritage de mon père suivant la tradition. Nous ne les prenions pas au sérieux. Quand j'ai eu 20 ans, mes oncles sont venus réclamer les terres de mon père. Nous avons refusé. Alors ils ont commencé à nous menacer. Un jour ils ont failli nous tuer mon frère et moi. Nous avons vraiment eu peur et nous avons tout abandonné. Ma sœur et ma mère sont parties chez un oncle maternel, mon frère et moi avons décidé de nous enfuir. Nous avons traversé le désert nigérien avec un passeur pendant 7 jours. C'était horrible. Nous n'avions ni nourriture ni même de l'eau.



Nous avons vu plusieurs personnes mourir devant nos yeux de soif et de fatigue. Après cette infernale traversée, le pire a commencé. Dès que nous avons mis les pieds en Libye nous avons été kidnappés mon frère et moi. Nos kidnappeurs nous obligeaient à travailler gratuitement. C'était très dur. On dormait entassés dans de petites chambres. Ils nous battaient tous les jours. On recevait chaque jour un bout de pain et un verre d'eau uniquement.

Un jour, alors que nous étions tous dehors pour partir au travail, nous avons décidé de prendre la fuite. Nous nous sommes tous mis à courir. Nos kidnappeurs se sont mis à nous tirer dessus, et... il est mort ».

Des larmes ont jailli de ses yeux, mais il essayait de les retenir devant moi, pleurer devant une femme était probablement pour lui un signe de faiblesse. J'ai pris sa main dans la mienne pour lui dire : « *Je suis désolée pour tout ce qui t'es arrivé* ». Nous sommes restés là, dans ce couloir, silencieux, lui versant ses larmes, moi essayant de retenir les miennes.

Puis il s'est remis à me chuchoter : « *Pour moi être ici n'a aucune valeur. J'ai réussi à fuir, mais à quel prix ! J'ai perdu mon frère là-bas. Rien n'a aucun goût. Que vais-je dire à ma mère ? Que j'ai perdu mon frère ? Que je l'ai vu mourir devant mes yeux ? Je ne peux rien lui dire ! J'ai échoué à le protéger ! Ma mère ne me le pardonnera jamais ! J'ai peur de lui dire la vérité !* » J'ai essayé d'expliquer à Mike que ce n'était pas de sa faute si son frère était mort, que sa mère comprendrait... J'ai essayé de trouver les mots qui soulagent les maux et j'espère avoir un peu adouci sa douleur.

Mike est probablement quelque part maintenant en Europe. Après les 7 mois passé dans l'enfer libyen, j'espère que la vie sera plus clémente avec lui.

QUAND TU FUIS TON PAYS DEVENU DANGEREUX

Houssem était un jeune homme au style très moderne. Il y veillait même sur le bateau où les personnes ne se souciaient généralement pas vraiment de leur apparence ou n'en avaient pas l'occasion. C'est ce dont je lui ai parlé pour engager la conversation. Il m'a alors demandé si j'étais Tunisienne car même quand je parle en arabe classique, je ne peux m'empêcher d'utiliser des mots tunisiens.

« Je connais très bien la Tunisie. Je venais souvent pour y faire la fête. Vous avez plusieurs endroits branchés ». **M'a-t-il dit avant de se taire un instant, puis il continua :** « La dernière fois j'y suis allé pour me faire opérer de ma hanche, j'ai eu 150 points de sutures, je te les montre ? ». **Je l'ai donc emmené à la clinique où t il m'a montré une très grande cicatrice sur pratiquement toute sa cuisse gauche. Voilà son histoire :**

« Je me suis échappé de mon pays pour assurer ma sécurité. Vous savez en Libye tout tourne autour des armes et du pouvoir. C'est un pays où il n'y a pas de véritable gouvernement, ce sont les milices qui règnent. Alors appartenir à l'une des milices est presque une obligation pour être protégé. Mais moi je ne voulais pas de ça. Je viens d'une grande famille, je suis jeune, je veux juste profiter de la vie comme les autres hommes de mon âge. Mais un jour, une milice a voulu me pousser à la rejoindre et j'ai refusé parce que ça ne m'intéressait pas. C'est là que le cauchemar a commencé. Ils se sont mis à me menacer de mort parce qu'ils pensaient que si je ne voulais pas faire partie de la milice, c'est que j'appartenais à la police gouvernementale.

Un jour j'étais dans ma voiture, des inconnus se sont rapprochés et ils m'ont tiré dessus. Cette blessure à la cuisse, je l'ai eue ce jour-là. Il n'était pas possible de me faire soigner correctement en Libye faute de médecins compétents. Je suis parti avec ma mère en Tunisie pour soigner et réparer les nerfs qui étaient touchés.

Je ne pouvais plus rester en Libye. J'ai pensé m'installer en Tunisie mais ce n'est pas facile d'y trouver un travail.

J'ai payé 1000 dinars libyens pour le passage en mer vers l'Europe et je me suis installé dans la maison du contrebandier pendant deux semaines. Les réseaux de trafiquants sont connus en Libye « El hajj », « Abou Ali » ... Avant les réseaux étaient développés à Zwara. Mais après les nombreuses personnes retrouvées mortes sur la plage, la milice qui contrôle Zwara a commencé à punir tous les passeurs en les envoyant pour au moins 6 mois en prison avec de lourdes pénalités. Depuis tous les réseaux sont passés à Sabratha.

Tu sais c'est une sorte d'entreprise. Le trafiquant a une grande maison où au moins 400 personnes peuvent rester avec un système de restauration. Les migrants sont regroupés selon les origines ; les Bangladeshis, les « esclaves » (sic. - c'est ainsi qu'il a nommé les personnes subsahariennes), et les Arabes. Bien sûr, en tant qu'Arabes comme eux, nous avons un meilleur traitement. Nous avons même un salon avec une grande télévision. Mais les trafiquants battent toujours les esclaves et les Bangladais pour n'importe quelle raison et même sans raison.

Même quand ils nous ont emmenés sur le zodiac, nous avons d'abord été installés dans les meilleures places puis ils ont commencé à battre les autres pour les positionner. Ils leurs prennent tout, absolument tout, parfois même leurs vêtements. »



ON DEVAIT SAUVER NOTRE VIE

Je l'appellerai Djamilah parce que c'était une magnifique femme éthiopienne. Elle était très timide. A chaque mot gentil que je disais pour la mettre à l'aise, ses yeux se mettaient à briller, elle souriait puis cachait son sourire avec son foulard. Enceinte, Djamilah a fait la traversée avec son mari. Quand notre sage-femme lui a fait écouter les battements de cœur de son bébé, elle respirait le bonheur. C'était la première fois qu'elle les écoutait. Elle était pourtant au 8ème mois. Avec une extrême douceur et presque en chuchotant elle m'a raconté son histoire au refuge des femmes :

« Mon mari et moi vivions modestement en Ethiopie. Lui travaillait, moi j'étais femme au foyer. Un jour il a été convoqué pour rejoindre l'armée. On ne voulait pas qu'il parte. Alors on a décidé de fuir au Soudan où on pourrait travailler. Puis, après cinq mois, on a décidé de partir en Libye. La traversée du désert nous a pris deux semaines.

Dès notre arrivée on a été kidnappés, mon mari et moi. Ils nous ont séparés. Emprisonnée durant dix jours. J'ai vu beaucoup de personnes mourir de faim, de violences ou par les armes. Ils vous donnent six mois pour payer si vous voulez sortir, sinon ils vous tuent. On a payé. Il n'était plus possible de rester en Libye, c'est un pays très dangereux. On n'avait pas le choix, on devait partir en Europe pour sauver notre vie ».





« MOURIR AVEC MON ENFANT NE ME FAISAIT PAS PEUR, J'ÉTAIS DÉJÀ PRESQUE MORTE »

On était déjà au port, entrain de débarquer nos passagers, quand une femme marocaine, son bébé dans les bras m'appelle :

- « Est-ce que je peux te parler ?

- Oui bien sûr

- Pas ici, » me susurre-t-elle, en regardant les Marocains à côté.

Je comprends qu'elle a besoin d'intimité bien que ce ne soit pas vraiment le moment idéal (il y a beaucoup de tâches à faire lors du débarquement). Mais l'écouter aussi est une urgence, parce que laisser à l'autre la possibilité de nous ouvrir son cœur est en soi-même un devoir.

Je l'emmène à la clinique, un endroit calme où elle peut se sentir en sécurité. Je joue un peu avec son enfant pour la mettre à l'aise et Saïda - comme je vais la nommer - commence alors à me raconter son histoire, tantôt calme, tantôt envahie par les larmes :

« Je ne sais pas par quoi commencer, je ne voulais pas parler, mais là j'ai l'impression que c'est peut-être ma dernière chance de parler à quelqu'un qui puisse me comprendre. Je n'attends rien, je ne veux qu'une oreille qui m'écoute. Je suis une Marocaine de 28 ans. J'ai quitté mon pays il y a 2 ans et demi. Je suis fille unique et mes parents sont très pauvres. Mon père avait une insuffisance urinaire et était très affaibli. Ce que je gagnais avec ma mère en faisant le ménage ne nous suffisait pas pour assurer les hospitalisations, les séances de dialyses et les médicaments. Alors quand une connaissance nous a dit qu'il y avait un travail comme femme de ménage chez une famille en Libye, j'ai accepté. Tout le monde sait que là-bas on est bien payé. Alors je suis partie avec le projet de gagner rapidement suffisamment d'argent pour soigner mon père et rentrer. Mais les choses ne se passent pas toujours comme prévu. Dès mon arrivée, la maitresse de maison était odieuse.

Je n'avais qu'un matelas dans le couloir pour dormir. Je travaillais toute la journée sous les cris et les insultes.

A la fin du mois, au lieu des 500 dinars libyens convenus, elle ne m'en a donné que 150. Quand j'ai demandé le reste elle m'a frappée. J'ai été empêchée de partir alors que mon père était très fatigué et que je voulais être à son chevet au Maroc. Mais elle m'avait confisqué mon passeport ».

A ce moment, elle a éclaté en sanglots :

- « C'est mon père ! C'est mon père vous comprenez ! Il est mort et j'étais loin de lui ! ».

Ses larmes me brisaient le cœur. Je comprenais sa douleur mais je ne trouvais pas les mots pour la soulager. Je me contentais de la serrer fort contre moi. Calmée, après quelques minutes, elle a repris le fil de son histoire avec une voix cassée et les larmes aux yeux :

« Après 5 mois de disputes qui n'avaient abouties à rien, et durant une froide nuit de l'hiver, j'ai fait une crise à la maitresse de maison pour me libérer et retrouver mon passeport. Alors elle m'a prise par les cheveux et jetée dans la rue, sans presque rien sur moi, sans même des chaussures aux pieds ! Vous vous rendez compte ! Une femme presque nue dans la rue au beau milieu de la nuit en Libye !

Après ça, j'ai connu deux filles marocaines avec lesquelles je me suis installée pour commencer à travailler comme serveuse dans un restaurant pour gagner mon pain. Et puis une nuit, pendant mon sommeil avec l'une des filles... »

Brusquement Saïda s'est mise à crier et à pleurer. Ces hurlements étaient tellement forts qu'ils avaient alerté tout l'Aquarius et des membres de l'équipe ont accouru à la clinique. L'enfant s'est mis lui aussi à crier et à verser toutes les larmes de son petit corps. J'avais compris sans qu'elle ne dise un mot ce qui s'était passé. C'est affreux d'être face à autant de douleur sans pouvoir faire grande chose !



J'ai pris l'enfant dans mes bras pour le confier à l'une de mes collègues et serré très fort Saïda dans mes bras. Je voulais par cette accolade lui faire comprendre que j'avais saisi ce qui restait de son histoire, que je la comprenais et que je la soutenais. Mais je savais aussi qu'elle devait parler, se libérer du poids des mots, donner forme à sa douleur pour pouvoir s'en soulager. Elle avait juste besoin de temps, or du temps il nous manquait ce jour-là.

Après quelques minutes, elle a repris son histoire entre les sanglots et les spasmes :

« Ce soir-là on dormait la femme et moi dans la chambre. Soudain, des hommes ont fracassé la porte et sont entrés. On n'a rien compris. Ils nous ont attachés, nous ont fait avaler de l'alcool et des comprimés. Ils nous ont violées à de multiples reprises, tous ! A un certain moment j'avais complètement perdu connaissance, je ne sais pas ce qui s'est passé par la suite ! Tout ce dont je me rappelle c'est que le matin, c'est notre troisième colocataire qui nous a réveillées. La maison était saccagée et ils ont volé tout ce qu'ils avaient trouvé. Après quelques mois, j'ai découvert que j'étais enceinte. Je ne pouvais pas avorter et j'ai continué ma grossesse malgré moi. J'ai menti à ma mère en lui disant que je m'étais mariée à un Libyen. Comme tu dois le savoir toi qui es Tunisienne ; dans un pays arabe, c'est toujours la femme qui est responsable du viol qu'elle a subi. Elle sera toujours portée responsable de s'être attirée les ennuis.

On dira qu'elle n'a eu que ce qu'elle méritait. Je ne pouvais donc pas dire la vérité, je n'avais pas le choix. Mais je ne pouvais plus rester en Libye non plus, c'était infernal. Une mère célibataire ne peut que s'attirer des ennuis. La seule solution que j'avais était de traverser la mer. Mourir avec mon enfant ne me faisait pas peur parce que j'étais déjà presque morte. Je n'arrive pas à croire que je suis en vie, vous m'avez sauvée ! ».

En me racontant son histoire, elle m'a mise dans l'impossibilité de respecter sa demande de garder cette histoire pour moi quand je savais que je pouvais un peu l'aider. Alors je l'ai suppliée de me laisser en parler aux associations concernées, celles qui pourraient prendre soin d'elle et de son fils, qui lui faciliteraient cette migration difficile. Elle a fini par accepter, par conviction ou par fatigue je ne sais pas. Mais l'essentiel est que j'avais fait ce que je pensais être le devoir d'écouter de ceux dans le besoin. J'avais fait mon possible, même si ce n'est parfois qu'offrir de son temps.

JUSQU'À CE QUE LA MORT NOUS SÉPARE

Chaque histoire de celle que j'ai écoutée à bord de l'Aquarius est différente. Le seul point en commun : chacun a risqué sa vie en mer et a fini sur notre navire qui l'a emmené sur cette « terre promise ».

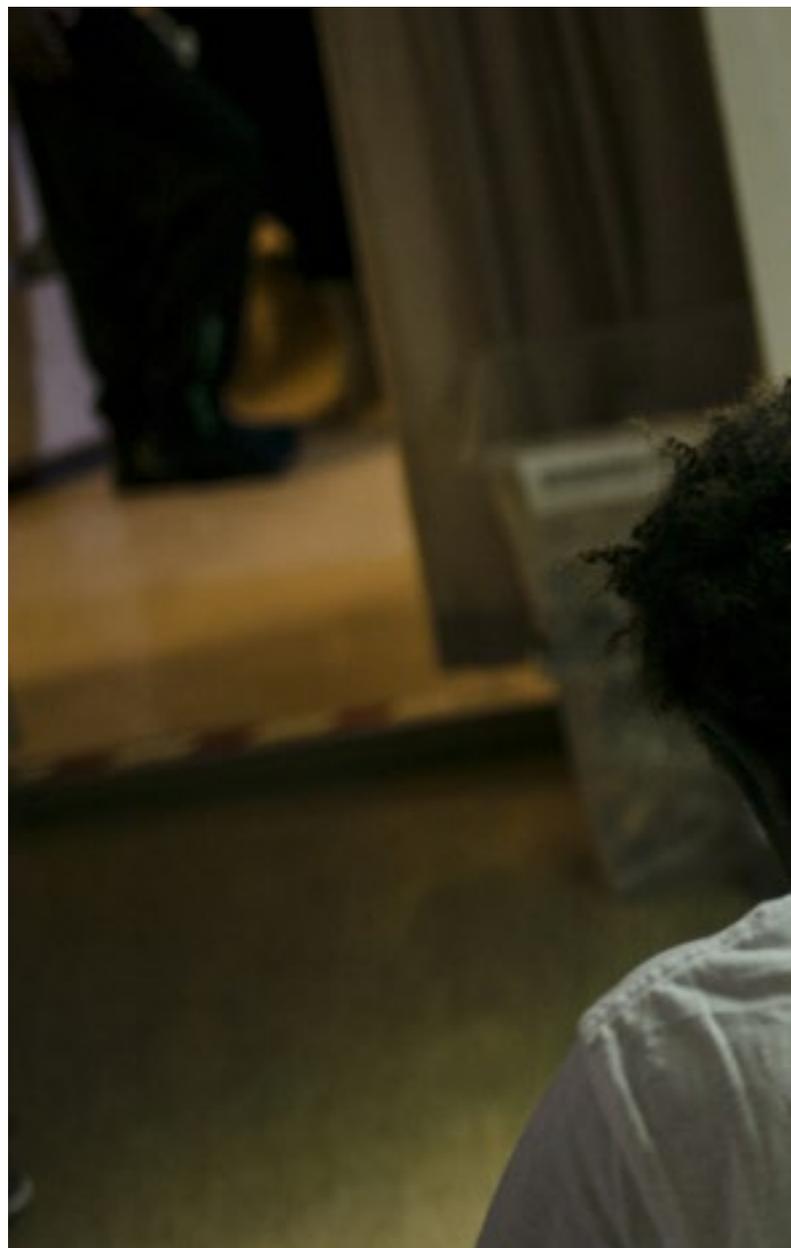
L'histoire d'aujourd'hui est celle de trois jeunes hommes dont les âges ne dépassent pas 17 ans. Par quoi devrais-je commencer ? Par quoi devrais-je finir ? Je commencerai par décrire le contexte dans lequel j'ai entendu ces récits que je vais diviser en quatre parties.

Première Partie : Quand l'homme a un prix

On m'a appelé à la consultation pour assister Mark notre infirmier pour trois patients qui parlaient uniquement en arabe. Deux d'entre eux étaient assis sur des chaises et le troisième était couché sur le lit, sa jambe immobilisée à la suite d'un coup de feu qu'il avait reçu quelques jours auparavant.

Lors de ces consultations nous essayons aussi d'écouter les histoires des rescapés, surtout les mineurs. J'ai commencé à poser des questions aux deux jeunes hommes laissant le blessé se reposer. Mes questions étaient basiques au départ : l'origine, les raisons pour lesquels ils étaient partis en Libye, comment ça s'était passé là-bas... plus ils me parlaient, plus je manquais d'air, plus je suffoquais, j'avais l'impression que leurs récits prenaient tout l'espace autour de nous, l'envahissaient, se transformaient en des scènes d'horreur.

Ces deux jeunes hommes, que je vais nommer Samir et Abbas, ont quitté le Soudan à l'âge de 16 ans pour travailler en Libye et aider leurs familles. Ils voulaient faire cette aventure ensemble et ont donc quitté le Soudan vers la Libye en voiture, en traversant le Tchad avec un chauffeur libyen qu'ils avaient payé.



« La traversée s'était très mal passée. Les conditions du voyage étaient mauvaises », m'a raconté Samir avec sa façon détachée de raconter les événements.

« On avait chacun uniquement 5 litres d'eau pour toute la traversée qui a duré presque une semaine. Un jour, il y a même eu des disputes et des échanges de tirs entre les Libyens dans le désert. L'un des nôtres est mort lors de ces coups de feu. Il est tombé du camion. Le chauffeur ne s'est même pas arrêté. Puis au milieu du désert libyen, le chauffeur s'est arrêté pour appeler un autre Libyen et lui proposer des esclaves à vendre. La personne à l'autre bout du fil lui a dit qu'elle était intéressée s'ils étaient en bonne santé. Ils ont donc convenu de l'heure et de l'endroit de leur rencontre. Le chauffeur libyen s'est retourné vers nous et nous a dit, en pensant qu'on n'avait pas compris sa conversation téléphonique, qu'un ami allait venir nous conduire à une ville en Libye où on trouverait du travail.



Nous savions que nous avons été vendus, mais on voulait avancer plus loin en Libye car le désert n'est pas un endroit idéal pour travailler. L'acheteur est venu nous voir afin de vérifier notre condition physique et garantir le seul l'achat de ceux qui étaient en bonne santé. Le prix de chacun a été attribué selon la constitution de chacun. Mon prix était de 70€. Quand il a fini de choisir son groupe, il a payé le chauffeur et a nous a emmené dans une ferme de tomate à Omm el Aranéb où plusieurs tâches nous attendaient : travailler la terre, récolter les tomates, élever les animaux, construire des abris etc. En contrepartie, nous avons le droit à un repas par jour qui était composé d'un bout de pain, d'une tomate et d'un verre d'eau. Nous recevions des coups pour tout et rien. Après deux mois, la saison des tomates terminée, le propriétaire a décidé de nous revendre, surtout parce que nous étions très affaiblis par le travail et le manque de nourriture.

Le nouvel acheteur nous a emmenés à Sabha. Nous nous sommes retrouvés avec 26 personnes logées dans une petite chambre. Nous y avons été entassés, sans droit de sortir et nous faisons nos besoins là où nous dormions. Pendant deux jours, rien ne s'est passé. Ensuite, le nouvel acquéreur est venu nous voir pour nous dire qu'il ne voulait pas nous faire travailler, mais qu'il voulait qu'on lui donne de l'argent. Comme nous n'en n'avions pas, il nous a poussés à appeler nos familles. Mais ces dernières étaient pauvres et n'avaient pas la rançon. Le propriétaire étant intransigeant, il nous battait au quotidien afin que cette souffrance nous fasse comprendre que nous devons absolument trouver un moyen pour monnayer notre libération. Comme si les coups ne suffisaient pas, il nous aspergeait aussi d'eau afin de nous électrocuter ».

Je m'arrête à ce niveau de l'histoire pour vous laisser respirer, mais aussi pour vous décrire comment Samir racontait l'histoire. Je ne comprenais pas très bien l'arabe d'Abess. Ils étaient tous les deux calmes. Samir me racontait l'histoire comme si elle avait été vécue par quelqu'un d'autre. C'était probablement sa façon à lui de se protéger de ce vécu terrifiant.

Le supplice a duré cinq mois. Deux détenus sont tombés malades et sont morts durant cette période de fatigue, de faim, de maladies ou à cause des électrocutions répétées... Deux autres ont réussi à payer et à retrouver leur liberté. Ne sont restés que les plus forts et les plus pauvres : ceux qui ont résisté à tout et ceux qui ne pouvaient pas payer pour sauver leur peau. Quand le propriétaire a compris qu'il ne pouvait rien en obtenir, il a décidé de les revendre. Les nouveaux possesseurs étaient des jeunes de 17-18 ans qui dans d'autres vies auraient pu être leurs amis. Ils les ont emmenés vers une ferme à Sabrata. Et là un nouvel enfer a commencé :

« Chaque jour nous étions loués pour travailler à la journée. Nous rentrions le soir à la même petite chambre qui faisait office de sanitaire et de dortoir, les mêmes conditions de vie misérables. Bien sûr nous n'étions pas payés et pour manger nous recevions juste un morceau de pain, un morceau de fromage et un verre d'eau, avec parfois des cigarettes. Les insultes, les coups et les électrocutions étaient fréquentes. Nous avons connu Ahmed (le blessé par balle qui se trouvait dans notre clinique) dans cette chambre. Il est tombé malade mais le propriétaire ne voulait pas l'emmener voir un médecin, ni lui donner des médicaments. Alors on s'arrangeait tous pour lui trouver de la nourriture pour qu'il ne meurt pas ».

Comme toujours Samir me relatait calmement les choses dans l'ordre de leur déroulement, ça en était hypnotisant. Me parler de l'aide déployée héroïquement pour Ahmed relevait paradoxalement

pour lui d'une partie de son vécu qui n'avait rien d'exceptionnel. Ils le faisaient tous de la façon la plus naturelle parce que pour eux, les valeurs humaines ne pouvaient pas en être autrement.

A un certain moment quand je lui ai demandé s'ils avaient le droit de prendre une douche, il m'a répondu à sa façon : *« Nous n'avions pas le droit de prendre de douche, comme dans l'autre prison, s'ils nous aspergeaient d'eau ça voulait dire qu'ils allaient nous électrocuter. Ils mettaient de l'eau par terre, ensuite ils mettaient les câbles dans l'eau. Ils le faisaient pour s'amuser. Ils étaient ivres et sous l'effet de drogues ».*

Deuxième partie: Au marché de la mort

Dans tout ce malheur, une histoire ne leur est pas sortie de la tête. Elle ne sortira jamais de la mienne non plus. Dans cette partie de ma conscience qui me rappellera toujours que l'être humain peut ne rien porter d'humain dans son cœur. Et que malgré ma tolérance et ma capacité de comprendre comment des choses affreuses peuvent être commises, il y a parfois des limites à ma compréhension.

Un jour, alors que Samir et Abess étaient dans la boutique de leur « propriétaire » sur le marché, un Libyen essayait de vendre un revolver. En l'inspectant, l'acheteur lui dit : *« Je pense que ce revolver n'est pas bon ».* Le vendeur lui a répondu calmement en montrant du doigt un jeune subsaharien : *« Tu peux l'essayer sur lui pour voir s'il fonctionne ».* Sans hésitation, l'acheteur lui tire une balle dans la tête, l'atteint et l'homme s'effondre. Le vendeur indifférent à ce qui vient de se produire lui dit : *« Tu vois, il fonctionne, tu peux l'acheter maintenant ».* Le gars paye son revolver et s'en va.

A ce stade de confession, j'avais le visage lessivé. En perdant toute capacité de traduction pour quelques secondes. Mon cœur s'est arrêté de battre et s'est transformé en une mer de larmes. Je voulais crier, plus haut que le son des vagues autour de nous, plus haut que le bruit de ceux qui chantaient et dansaient dehors cette nouvelle vie qui s'offrait à eux. Je ne pouvais pas le faire, je n'en avais pas le droit. Je me suis excusée de leur faire revivre des moments qu'ils essayaient certainement d'effacer de leur mémoire. En mon fort intérieur, je m'excusais aussi d'avoir eu une meilleure chance dans la vie.

La salle a été plongée dans le silence après ce moment. Difficile de reposer des questions. Difficile de leur faire revivre encore la suite de leurs récits. Mais c'était important que le monde sache ce qui se passe.

Après cette histoire du marché, rien n'a bien sûr changé dans leur quotidien de douleur et de violence. Après 50 jours, leurs péripéties ont pris un autre tournant. Ils étaient 31 personnes dans la petite chambre ce soir-là avec deux gardiens libyens. L'un d'eux a reçu un coup de fil et est sorti de façon précipitée, le second a quitté également les lieux dans l'urgence peu après. Le groupe qui a toujours pensé à s'échapper, mais attendait le bon moment, s'est dit que c'était probablement la chance de leur vie. Ils ont donc brisé la porte en bois et se sont échappés en courant croyant être couverts par la nuit. Mais les voisins qui les avaient vus s'enfuir ont alors commencé à leur tirer dessus.

Samir et Abess sont restés ensemble durant leur fuite. Quand ils se sont éloignés, ils ont trouvé un vendeur soudanais. Ils lui ont expliqué la situation et lui ont demandé s'ils pouvaient utiliser son téléphone pour appeler un ami qui pourrait leur envoyer un chauffeur libyen pour les ramener à l'immeuble des Soudanais (chaque communauté en Libye a son propre QG). Ils y ont retrouvé beaucoup de leurs anciens codétenus. Ils ont su qu'Ahmed, qui était malade, s'était fait tirer

dessus et qu'il avait été ramené encore une fois dans la ferme. Les Soudanais ont alors décidé d'agir, et à travers le chauffeur libyen ont réussi à contacter les kidnappeurs et à fixer un montant à payer pour libérer le blessé.

Troisième partie :
« Je suis désolé pour tout ce que je t'ai fait subir »

Ahmed, le blessé, m'a raconté lui-même son histoire après s'être reposé.

Il a 17 ans et vient du Soudan. Lui aussi est parti en Libye pour travailler et aider sa famille. Les choses ne se sont pas passées comme prévu et il s'est retrouvé à être traité comme de la marchandise. Quand les Libyens lui ont tiré dessus lors de la fuite, ils l'ont ramené dans la même chambre pour le battre sauvagement. L'un d'eux a même voulu le tuer mais a été retenu par son compagnon qui lui a dit : « Il est malade, ce n'est pas la peine de le tuer ». Dans un élan de conscience, le Libyen qui était en train de le frapper, par terre, très faible et mourant, lui a dit : « Je suis désolé pour tout ce que je t'ai fait subir ». Ahmed lui a tout simplement répondu : « *je te pardonne* ».

Si vous pouvez penser qu'il lui a pardonné sous l'effet de la peur, ce n'est pas le cas. Il le pensait, comme si lui accorder ce pardon était naturel. On sentait sa conviction et son humilité.

Les événements se sont vite enchaînés. Par la suite, la rançon a été payée, Ahmed a été libéré et, ramené à l'immeuble pour être soigné. Toute la communauté soudanaise a aidé ceux qui voulaient traverser la mer en contribuant selon les moyens de chacun. 27 Soudanais ont ainsi réussi à quitter la Libye par la mer le soir même.

L'histoire a un début qui remonte maintenant à 14 ans. Quand personne de nous ne savait ce qu'un jour il pourrait se passer sur ce bateau.

Quatrième partie: La Khaweja (l'étrangère) du Darfour :

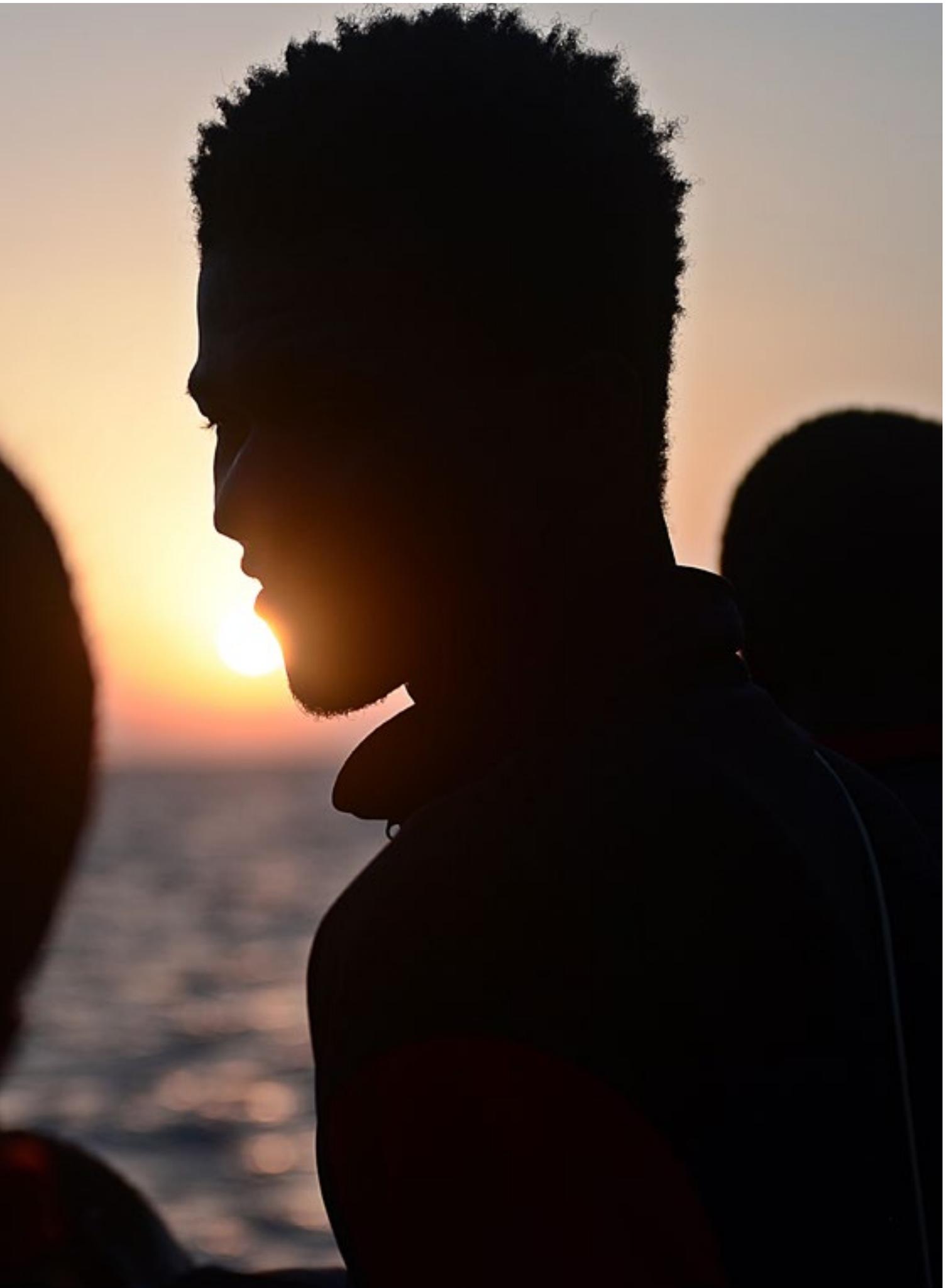
2003, Médecins Sans Frontières tenait un centre de nutrition au Darfour - plus exactement dans les villages de Nyala et Mujajeria - à une période où un enfant sur dix ne dépassait pas l'âge de 5 ans et mourait de malnutrition.

Notre infirmière à bord y travaillait à cette époque. Donc quand elle enregistrait les nouveaux arrivés à bord, elle demandait toujours aux arrivants originaires du Darfour de quel village exactement ils venaient. Ce jour-là, elle a demandé à Samir et Abess d'où ils venaient au sein du Darfour. Ils lui alors répondu qu'ils venaient de Nyala et Mujajeria.

Quand elle leur a demandé s'ils reconnaissaient alors le logo de MSF, quel fut son étonnement quand la réponse a été : *« Nous avons reconnu de loin le logo sur l'Aquarius, c'est à ce moment-là que nous avons su que nous étions en sécurité. Et en plus nous vous reconnaissons Madame, vous êtes la « Khawéja » (étrangère) du village. Vous nous donniez des cookies et du chocolat quand nous étions petits. On n'oubliera jamais ce que vous avez fait et ce que vous faites encore pour nous ».*

Il y a des histoires qui nous bouleversent. C'est à la fois beau et triste. *« Le hasard est curieux »*, comme dirait Charles Aznavour. Qui aurait prédit que ces jeunes hommes se seraient retrouvés avec la même infirmière sauvés sur l'Aquarius !

Ce soir-là, sur l'Aquarius, on se racontait cette incroyable histoire entre nous au « messe » (la cantine sur le bateau). On avait l'impression qu'il y avait un puzzle et que petit à petit on avait réussi à mettre tous les morceaux en place grâce aux efforts de toute l'équipe. Et le résultat était au-delà de toute espérance. On trouvait incroyable le courage de ces jeunes hommes, leur générosité et leur humilité. Ces histoires qui brisent cette carapace derrière laquelle nous voulons nous protéger parfois.



MON DROIT

L'histoire d'Ali, un jeune homme de 20 ans, est particulière - comme chacune des histoires. Il a quitté le Sénégal pour obtenir la reconnaissance d'un droit qu'il estime que la France lui doit :

« Je m'appelle Ali. Je suis né en France de parents Sénégalais travaillant sans papiers en France. Ils y étaient menacés d'expulsion à tout moment. Un avocat leur a dit un jour que s'ils avaient un enfant tout pourrait s'arranger pour les papiers. Ma mère est tombée enceinte et je suis né à Paris. Mais mon père a été arrêté par la police et on a finalement tous été expulsés vers le Sénégal.

J'ai grandi au Sénégal puis mes parents m'ont emmené en Gambie. Là j'ai appris le coran et l'arabe. J'ai aussi appris l'anglais. Je parle trois langues : arabe, français et anglais, en plus de notre langue locale. Je suis né en France et je veux réclamer mon droit à la nationalité française.

J'ai tout essayé, j'ai contacté plusieurs personnes en France qui m'ont demandé d'envoyer plusieurs documents. Je les ai envoyés mais ça n'a rien donné. Mes parents sont très pauvres. Voir le visage de ma mère aussi triste à cause de notre pauvreté me faisait mal au cœur, alors j'ai décidé de partir trouver du travail ailleurs. Je suis parti au Mali où j'ai travaillé pour leur envoyer un peu d'argent.

Ensuite j'ai pris la route vers l'Algérie, mais mon groupe et moi avons été kidnappés en route par les Touaregs. C'est des camps dans le désert d'où tu ne peux pas fuir, si tu cours ils te tirent dessus. Alors nous sommes restés dans leurs camps où ils nous ont vendus à d'autres personnes pour 23€. Ils nous ont alors enfermés quelque part dans le désert en Algérie où ils nous frappaient tous les jours. Ils voulaient que nous appelions nos familles pour qu'elles leur envoient de l'argent. Mes parents n'avaient pas d'argent à leur envoyer.

Après trois mois, je devais me débrouiller pour fuir si je ne voulais pas mourir. J'ai essayé de fuir une fois sans succès. Ils m'ont frappé très fort. Regardez la trace qu'ils ont laissée sur mon front en me frappant avec un revolver (il me montre une cicatrice circulaire).

J'ai essayé de fuir une nouvelle fois et je suis arrivé à un endroit appelé « le marché algérien » pour essayer d'y travailler. J'économisais le peu que je gagnais pour pouvoir partir en Libye et j'ai finalement pris la route avec un groupe. La traversée du désert sans nourriture ni eau était très dure. Deux Maliens sont morts devant moi mais on a continué la route.

Finalement je suis arrivé à Tripoli, une ville dangereuse, pour y rester six mois dans des conditions affreuses. On m'a kidnappé. Durant 10 jours, j'étais dans une petite chambre si surchargée qu'on ne pouvait pas s'asseoir. Quand on voulait faire nos besoins on les faisait sur les autres.

Libéré, j'ai essayé de travailler là-bas mais ce n'était pas évident. J'ai vu des cadavres dans les rues, ils tuent sans raisons. Les infrastructures sont en ruines. C'est très dangereux d'être noir en Libye. Certains de mes amis sont sortis travailler mais n'en sont jamais revenus.

Finalement je n'avais pas le choix : je devais traverser la mer même si c'est très dangereux. Je suis un fils unique. Je voulais travailler et envoyer de l'argent à ma famille. Maintenant en Italie, je vais essayer d'apprendre l'italien. Quand tu pars dans un nouveau pays tu dois en apprendre la langue et en comprendre le système. Ensuite je vais essayer d'avoir mes papiers et avoir la nationalité française. C'est un droit d'avoir la nationalité du pays dans lequel on est né ».



« JE NE SUIS PLUS UN HOMME »

Quand j'ai pris la relève de mes camarades pour assurer la garde de nuit, j'ai été informée qu'un jeune Marocain avait contrevenu à deux reprises à l'interdiction de fumer, mettant en danger l'ensemble de l'embarcation. Comme j'étais la seule qui parlait arabe, une attention particulière devait lui être donnée.

Le jeune Sami était très souriant. Ses yeux brillaient de malice. Quand je lui ai rappelé l'interdiction à bord il m'a répondu : « *Oui j'ai compris. J'ai juste fait semblant de ne pas les comprendre puisqu'ils ne me parlent qu'en anglais. Mais là comme c'est toi, je ne peux plus prétendre que je n'ai pas saisi. Promis je ne vais plus fumer ! Mais il faut comprendre que j'ai une migraine atroce sans fumer* ». Pour le taquiner, je lui ai répondu : « *Tu sais en Europe c'est mal vu de fumer. Tu devrais essayer d'arrêter dès maintenant* ». Après ça à chaque fois que je le croisais sur le pont parmi les rares personnes debout à cette heure tardive de la nuit, on discutait un peu. Il me parlait de ses nombreuses copines en Libye, qu'il s'était fait réprimander par le proviseur de son école parce qu'il l'avait trouvé avec une fille... Des histoires d'un adolescent de 16 ans plein de vie.

A un certain moment, il m'interpelle : « *Tu veux voir les traces des coups des Libyens sur mon corps ?* » Et sans attendre ma réponse, il soulève son t-shirt montrant de fines traces de coups. Ça m'a brisé le cœur de voir ça, mais j'ai voulu savoir si cet enfant n'avait pas subi plus de sévices parce que plus ils sont jeunes et plus ils sont victimes d'abus sexuels en Libye. Je lui propose alors de venir à la clinique pour mieux examiner ces traces.

Dans le calme, je lui demande gentiment après avoir vu ces cicatrices : « *Je sais que ça peut être dur d'en parler mais est-ce qu'à part les coups on ne t'a pas fait endurer d'autres choses ?* » Là il m'évite du regard et son large sourire disparaît. C'était clair. Je surenchéris : « *Tu sais tu peux tout me dire. Tu es en sécurité ici. Ton histoire si tu le veux restera entre nous. Mais m'en parler te fera au moins du bien* ». Il me regarde hésitant.

Après quelque temps, il me dit : « *J'ai décidé de ne jamais parler de ce qui m'est arrivé à personne. Mais je ne sais pas pourquoi je sens que je peux tout te dire, je me sens à mon aise avec toi et je sais que je peux me confier à toi sans être jugé. C'est trop dur tu sais. Quand on est un homme c'est une honte qu'un autre homme nous traite comme une femme ! Je ne suis plus un homme !* ». Et là il commence à verser des larmes. J'essaye de le consoler, je le serre entre mes bras et je lui dis : « *Tu sais être un homme ce n'est pas ne pas se faire toucher par un autre homme. Tu es un homme parce que tu es courageux, parce que tu es passé par des épreuves terribles et te voilà ici. Tu vauds beaucoup plus que ces personnes qui ont abusé de toi* ».





Sami m'écoute attentivement et commence à me raconter son histoire après quelques secondes : « *Tout a commencé quand j'avais 14 ans. J'étais un jeune avec un look branché, une jolie coupe de cheveux à la mode, des vêtements toujours dernière tendance avec les jeans déchirés... Un jour j'ai pris une sorte de taxi pour rentrer chez moi. Il y avait le chauffeur et son ami, mais au lieu de prendre la direction prévue, ils se sont dirigés vers un endroit désert en fermant les portes de la voiture et en me menaçant avec un couteau. Ils m'ont dit qu'avec ce look je devais être un efféminé, que j'étais beau, que je leur plaisait et qu'ils allaient me montrer ce que c'est d'être un homme. A un certain moment, la voiture s'est arrêtée et ils m'ont fait descendre. L'un, l'ami, m'a tenu par les épaules et m'a fait baisser et l'autre, le chauffeur, a commencé à faire descendre mon pantalon. J'ai vu le couteau de celui qui me tenait, je l'ai vite pris et je le lui ai enfoncé dans la poitrine. Quand il a crié tous les deux m'ont lâché et je me suis mis à courir. J'ai réussi à leur échapper ».*

L'histoire ne s'arrêtait pas là, mais Sami n'était pas prêt à continuer d'une seule traite. Je lui donne un verre d'eau et un fruit puis je lui dis : « *Après ça, qu'est-ce qui s'est passé ? Ils n'ont pas essayé de te retrouver ?* » Parce que d'après les témoignages que j'avais déjà entendus la Libye ressemblait à une jungle, là il n'a y que la loi du plus fort, donc forcément ils risquaient de se venger.

« Après 4 mois ils m'ont retrouvé et kidnappé. On m'a détenu dans une chambre collective. En fait, c'était une milice qui kidnappe pour rançonner. Moi, ils voulaient juste me violer. La première fois quand quelqu'un a essayé de me pénétrer j'ai déféqué sur lui. Alors il m'a battu. Ils m'ont attaché au plafond par les pieds ».

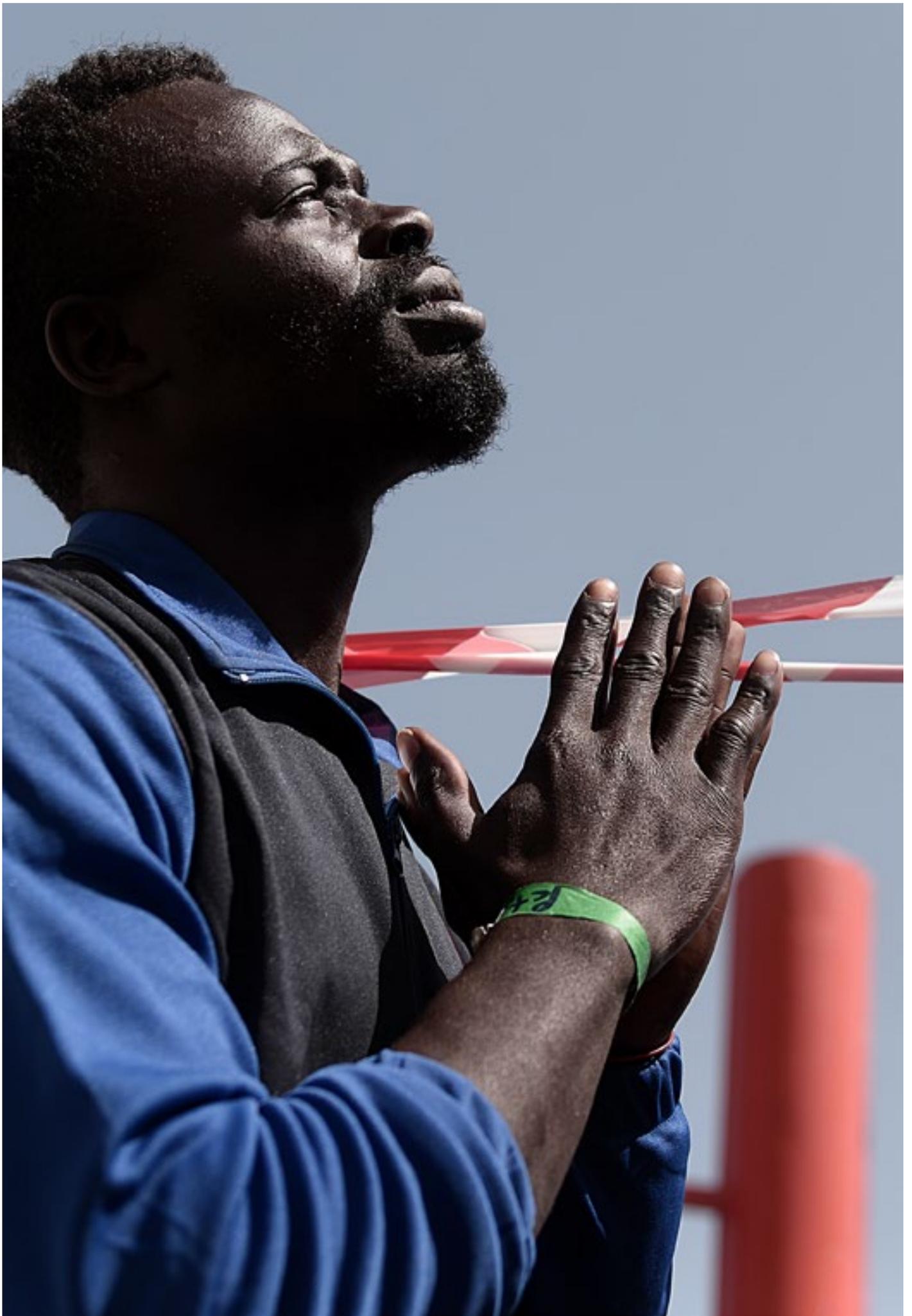
Je savais que c'était dur pour lui de finir, mais en même temps il était tel un volcan qui ne pouvait plus arrêter de cracher sa lave : « *Après cet épisode, on m'insultait et me frappait tous les jours. Je subissais des attouchements spécialement de deux personnes, l'ancien chauffeur et un vieux Marocain. Chaque partie de mon corps a été touchée. Ils me forçaient aussi à leur donner du plaisir avec ma bouche et mes mains. Au début je refusais mais ils me disaient que si je ne leur obéissais pas ils allaient kidnapper ma petite sœur et ils la violeraient devant moi. Ma sœur n'avait que 12 ans ! Je ne pouvais que leur obéir par peur pour elle.*

Durant 3 mois c'était mon quotidien, jusqu'à ce que mon père ait réussi à me trouver et à négocier ma libération. Je ne pouvais rien raconter à mes parents ni à mes amis. Tu sais quand une femme se fait kidnapper tout le monde s'attend à ce qu'elle se fasse violer ! Pas un homme ! C'est plus dur pour nous de l'avouer ! C'est une honte ! Je trouve même que c'est plus honteux pour un homme que pour une femme parce notre corps n'est pas fait pour être avec un autre homme ou lui donner du plaisir ! Je ne pouvais même plus revenir au lycée après ça ! Il fallait que je parte. Il me fallait un nouveau départ dans la vie et l'Europe était la seule solution devant moi. J'ai travaillé 3 mois pour réunir assez d'argent, payer un passeur et partir. Mes parents ne savent pas encore que je suis parti. Je vais les appeler en arrivant. Je vais leur demander d'envoyer ma sœur au Maroc pour sa sécurité. Je vais travailler dur pour gagner de l'argent pour qu'ils puissent tous quitter la Libye et s'installer au Maroc. C'est dangereux de vivre là-bas ».

Sami se tait un peu et puis reprend avec une voix cassée : « *Je ne suis plus un homme ! C'est fini pour moi !* ». J'essaye de le rassurer avec les mots qui me viennent à l'esprit, insistant qu'un homme reste toujours un homme même quand il se fait violer. Je lui explique aussi qu'un viol est toujours un viol que ce soit pour une femme que pour un homme et qu'il ne doit jamais penser que pour une femme c'est plus acceptable. Ensuite je lui dis que s'il veut bien, en Italie, on pourra le mettre en contact avec une ONG qui prendra soin de lui, qu'il est encore jeune, qu'il a l'avenir devant lui, qu'il peut recommencer une nouvelle vie, qu'il pourra étudier... Il m'a répondu :

« Je ne sais pas. C'est dur pour moi. Je ne suis pas sûr de pouvoir raconter cette histoire encore une fois. Peut-être qu'on se moquera de moi parce que je ne suis plus un homme ». Je lui réexplique que non et je lui dis qu'il peut y réfléchir et me répondre le lendemain. Au matin, il est venu me retrouver avec un grand sourire et m'a dit : « J'ai passé la nuit à réfléchir à tout ce que tu m'as dit hier soir. Tu as raison, ce que j'ai subi ne fait pas de moi un efféminé ! Je suis un homme ! Et je veux que tu m'aides pour l'ONG ».

C'est avec beaucoup d'émotions, de larmes et d'accolades que Sami m'a dit au revoir sur le quai en partant. J'espère qu'il a retrouvé au moins une paix intérieure après notre discussion et qu'il a été orienté sur le chemin de sa reconstruction.



« LA VIE EST CHÈRE POUR CELUI QUI N'A PAS DE VALEUR »

Chaque histoire est particulière et un échange émotionnel s'est produit avec chacune des personnes qui se sont confessées à moi.

Lors de ce sauvetage là on n'avait pas un grand nombre d'arabophones à bord, donc j'ai essayé de parler à la plupart d'entre eux. Anas était très discret et très souriant. Le premier soir je lui ai demandé s'il avait froid pour lui donner une couverture de survie. Il m'a répondu : « Non, merci beaucoup. Je n'ai besoin de rien. Après tout ce que vous avez fait pour moi et tout ce que j'ai vécu maintenant, je vais très bien ».

Anas est un jeune dentiste syrien de 23 ans. Il a sauté du bateau en bois dans lequel il a quitté la Libye lorsque les « garde-côtes » libyens se sont rapprochés de son canot et ont tiré. J'étais sur le bateau rapide qui l'a hissé hors de l'eau et secouru.

Voici son histoire telle qu'il veut que le monde la connaisse :

« Je viens d'une grande famille de médecin. Mon père a été kidnappé il y a 4 ans. On ne sait ni qui l'a kidnappé, ni pourquoi. C'est un grand médecin. Les kidnappeurs ont demandé une énorme rançon qu'on a payée, mais ils ne l'ont jamais libéré. La Syrie n'est plus un pays où on peut construire son avenir. Elle a été saccagée. Un pays a l'odeur de ceux qu'on aime, de la famille, des amis, des voisins. Nous n'avons plus de pays. Deux ans auparavant mes deux grands frères ont fait la même route que celle que j'ai empruntée. Ils sont actuellement en Allemagne. Ma mère et ma sœur attendent d'être emmenées par l'UNHCR en Allemagne. Moi je suis aussi sur la liste d'attente mais je ne pouvais plus attendre parce qu'on m'a demandé de rejoindre l'armée.

Dans ma famille il n'y a que des médecins et nous sauvons des vies. Nous ne sommes pas capables de causer la mort et on ne veut participer à aucune guerre. J'ai donc pris la route vers l'Europe. Je ne savais pas que c'était aussi dangereux.

Mon petit frère compte nous rejoindre l'année prochaine en Allemagne si dieu le veut bien mais maintenant j'ai peur pour lui ! La route est très longue, vous savez ?

J'ai pris la voiture de Damas vers le Liban, ensuite l'avion du Liban à Khartoum. Je voulais prendre un avion jusqu'à Facher (Soudan) mais une agence a pris mon argent et ne m'a pas donné de billet d'avion, et j'ai dû partir en voiture pour un trajet de 18 heures. Après trois jours, j'ai continué jusqu'à Sabha, le trajet a duré trois jours et demi. J'y suis resté une semaine où j'ai demandé à exercer à titre de dentiste bénévole, par amour de mon métier.

Après sept jours, je suis parti à Sabratha où je suis resté dans une ferme. Après cinq jours, le passeur nous a emmenés sur la plage. Il nous a demandé de tout jeter avant de nous installer dans le bateau en plastique. La mer n'était pas idéale pour un départ et nous avons été ramenés à la ferme. Je n'avais sur moi que mon passeport et mon diplôme de dentiste.

Pour la deuxième tentative après deux semaines, nous sommes partis durant la nuit. Je n'ai pas l'habitude d'être humilié, le passeur lui ne cessait pas de nous insulter grossièrement !

Après quelques heures on a vu les bateaux de sauvetage, le « luventa » allemand a été le premier à venir nous secourir. Ils ont essayé de nous rassurer et nous ont donné des gilets de sauvetage. J'ai aidé pour la distribution, mais je n'en n'ai pas pris pour moi-même.

Ensuite quand ils se sont éloignés vers un autre canot pour l'aider, un bateau de « garde-côtes libyens est venu vers nous. Trois des gardes côtes ont sautés dans notre bateau et nous ont criés : « donnez-nous des euros, donnez-nous tout ce que vous avez ! ». Puis, se tournant vers l'un de nous en le menaçant avec une arme, il a ordonné :

« Toi tu viens avec nous sur notre bateau ! ».



J'attendais le bon moment pour sauter parce que je refusais de revenir en Libye après être arrivé si près du but, alors l'un d'eux m'a menacé : « Toi si tu sautes on va te tuer ». Mais j'étais déterminé à le faire. J'avais sur moi mon passeport, ma carte professionnelle et les passeports d'autres Syriens que j'avais rencontrés à la ferme. Je n'avais pas le temps de trouver le mien parmi eux, alors j'ai décidé de les abandonner à un syrien devant moi. J'ai prononcé la chahada et j'ai sauté. L'un des garde-côtes m'a tenu par la cheville mais j'ai pu me dégager. Je savais qu'il finirait par me lâcher. Vous savez la vie est chère pour celui qui n'a pas de valeur. Lui n'a pas de valeur, il ne risquerait donc jamais sa vie en sautant derrière moi pour me rattraper. Moi je me suis jeté à la mort et dieu m'a offert une nouvelle vie. Vous êtes vite venus me secourir. Je n'ai même pas nagé cinq minutes et vous m'avez récupéré.

Ma famille m'a demandé d'arriver en Allemagne, je dois y arriver. Mais si dieu veut que je meure, je mourrai en essayant d'y arriver.

La seule chose qui me ferait mal c'est que ma famille ne sache pas où je suis mort et ne retrouve pas mon corps. En vous regardant je sens que vous tous vous avez une mission à accomplir sur terre. Moi aussi j'ai une mission à accomplir sur terre et je mourrai après l'avoir accomplie. J'aurais aimé être comme vous, aider les autres, mais maintenant je suis de l'autre côté, de celui qu'on aide. Vous avez la chance de dormir avec une conscience tranquille. Beaucoup n'ont pas cette chance, ces personnes qui tuent, qui volent... J'aime beaucoup ma famille et je tiens beaucoup à elle. J'espère que mon père reviendra un jour parmi nous. L'Allemagne n'est pas mon rêve, mais on n'avait pas d'autre choix que celui de partir. Tout ce que j'espère est de pouvoir travailler et d'être entouré par ceux que j'aime ».

LA LONGUE ROUTE D'UN OPPOSANT DU BANGLADESH VERS LA SÉRÉNITÉ

Selim vient du Bangladesh. Il a fait des études en science politique. Etant devenu représentant d'un parti d'opposition au régime, les problèmes ont commencé pour lui :

« J'étais très actif dans mon parti. Alors peu de temps après ma prise de fonction pour un poste de représentant, j'ai commencé à recevoir des menaces de mort. Au début je n'y faisais pas attention, mais les menaces se sont intensifiées. On m'a même prévenu que si je ne quittais pas le pays, ils allaient me tuer. J'ai dû quitter l'université et je suis parti m'installer avec ma femme dans le village de mes parents loin de la capitale. La maison a été attaquée. J'ai alors compris à quel point les menaces étaient sérieuses.

Nous avons décidé de partir vivre dans la maison de mes beaux-parents qui était plus lointaine et plus isolée. Mais mes harceleurs sont venus s'attaquer à la maison et ils ont tué mon beau-père. Voyant que ma présence mettait en danger non seulement ma personne mais aussi ma propre famille, je ne voyais aucune autre solution que de quitter le pays.

Je suis parti à Chennai (Inde) pour essayer de trouver du travail, mais ce n'était pas facile. Je me suis alors dit que je pourrais tenter ma chance en Afrique. J'ai pris un navire de Chennai jusqu'en Afrique du Sud. Même après un mois de recherche, je n'ai pas trouvé de travail. Un ami à moi m'a dit qu'en Libye c'était plus facile. J'ai donc pris un bus de l'Afrique du Sud au Soudan et un autre bus du Soudan à Sabratha (Libye).

La traversée du désert vers la Libye était horrible. On y a passé sept jours avec seulement cinq litres d'eau par personne. C'était en septembre dernier (2016). Quand je suis arrivé, j'ai été arrêté parce que je suis arrivé illégalement. Après deux mois d'emprisonnement ils ont commencé à négocier ma liberté. Comme je ne comprenais pas exactement la langue, ils ont appelé un homme du Bangladesh pour traduire.

Ils voulaient une rançon de 1000 \$, sinon ils me tueraient. Ils m'ont demandé d'appeler ma famille pour qu'elle fasse un transfert d'argent et j'ai appelé ma femme.

Au début, elle ne les a pas crus pensant que j'étais encore à Chennai. Ils ont fait un appel Skype afin qu'elle puisse me voir. Mais quand elle a dit qu'elle n'avait pas l'argent à payer pour ma libération, ils m'ont frappé devant ses yeux et ils lui ont dit qu'à défaut de paiement, dans deux jours, ils me tueraient. Elle a finalement réussi à les payer et ils m'ont libéré. On m'a donné un travail dans un restaurant. Un jour, en rentrant du travail, un groupe de Libyens m'a enlevé à nouveau et a demandé 2000 \$ pour ma libération. Quand j'ai dit que je n'avais pas cette somme d'argent, ils m'ont dit d'appeler ma famille. J'avais honte d'appeler mes parents, alors j'ai appelé à nouveau ma femme qui n'avait aucune ressources. Sous la menace de me tuer elle a payé et ils m'ont libéré.

Deux semaines plus tard, j'ai à nouveau été kidnappé : « Vous appelez votre famille et ils doivent payer ». J'ai encore une fois appelé ma femme et on lui a demandé de payer 1000 \$. Ma femme pleurait et les suppliait de me faire rentrer au Bangladesh, qu'elle était prête à tout pour que je rentre sain et sauf mais ils ont dit que ce n'était pas possible parce que j'étais arrivé illégalement en Libye. Par contre, ils proposaient de me faire traverser la mer Méditerranée vers l'Europe. Moi je ne voulais pas risquer ma vie en mer. Tout le monde sait à quel point cette traversée est risquée ! Je voulais juste rentrer chez moi, retrouver ma femme et ma famille. J'ai dû accepter. Ma femme a donc envoyé 1500 \$ pour ma libération et assurer ma traversée. Tout ce que je veux c'est rentrer maintenant ! Je ne veux pas rester en Europe ! J'ai trop souffert ! ».



« ILS TUENT JUSTE POUR TUER »

Ce jour-là, la journée de sauvetage avait été très longue. Nous avons commencé à 6h30 pour ne terminer qu'à 19h30. Nous étions entourés de 20 embarcations. Nous faisons des navettes sur notre bateau rapide d'un canot à un autre tentant de rassurer et de distribuer les gilets de sauvetage. Notre priorité était comme à chaque fois de ne laisser personne se noyer.

Ce jour-là les « garde-côtes » libyens se sont décidés à venir perturber nos opérations de sauvetage en tirant des coups de feu et en créant une panique comme je n'en ai jamais vu depuis que j'avais commencé ma mission à bord de l'Aquarius. Beaucoup de migrants sautèrent à l'eau, avec ou sans gilet de sauvetage. Nous avons commencé alors à sauver ceux qui étaient dans l'eau en prenant ceux qui ne portaient pas de gilet de sauvetage sur notre bateau. En même temps, nous jetions aux autres les bananes et les radeaux, en attendant de revenir les chercher.

Tout est une question d'ordre et de priorisation dans ce genre de situation périlleuse. Après les multiples sauvetages et allers-retours, il ne nous restait plus qu'un seul bateau, un des derniers découverts. Il n'y avait pas de femmes à bord et la plupart étaient des Bangladais. Ils étaient épuisés après ces longues heures sous le soleil brûlant, sans eau ! Au cours des opérations j'ai remarqué un homme de la cinquantaine, calme, se tenant avec droiture et arborant un regard impénétrable. Il tâchait d'essayer de calmer ses compagnons dans leur langue natale.

Le lendemain, après que notre invité s'est reposé et a mangé à sa faim, je lui ai demandé s'il voulait bien me raconter son histoire, ce qu'il fit dans un calme hypnotisant : « Je m'appelle Mohamed, je suis né en 1962 au Pakistan et je travaillais pour une grande entreprise de ciment au Pakistan. Ensuite, pendant un an, j'ai travaillé pour une entreprise italienne, construisant un grand barrage.

En 2013, j'ai rejoint un programme avec l'Organisation Mondiale de la Santé. Il consistait à donner un traitement préventif aux enfants contre la polio. Nous voyagions dans différents villages qui se trouvaient dans les montagnes et donnions le traitement aux enfants. Mais les villageois pensaient que nous voulions faire du mal à leurs enfants, ils ont même prétendu que les gouttes allaient leur causer de l'infertilité. Pour nous pousser à arrêter ce travail, ils ont tué beaucoup de mes collègues de cette mission.

J'avais peur qu'ils me tuent aussi. J'ai reçu de nombreuses menaces de mort par téléphone, me disant d'arrêter le travail que je faisais. Habituellement, nous sommes deux hommes et une femme quand on est sur le terrain. Une fois ils ont ouvert le feu sur nous, mes deux collègues sont morts, j'ai réussi à fuir. J'ai parlé avec un ami de ce que je faisais et que je recevais des menaces de mort, il m'a dit qu'il pouvait m'aider en m'envoyant travailler en Libye.

J'ai accepté sa proposition car je ne pouvais plus continuer, surtout que quelqu'un m'avait appelé la nuit précédente pour me prévenir que si je ne quittais pas le pays, il enlèverait ma femme et mes enfants pour les tuer. J'ai trois fils et une femme, leur sécurité est une chose qui m'est des plus importantes, alors je devais partir pour la leur garantir.

J'ai quitté le Pakistan en 2015. Une fois en Libye, je suis resté avec quelques amis à travailler dans le bâtiment à Tripoli. Un jour, des hommes sont venus nous arrêter et ont pris tout mon argent et mon téléphone mobile. Vivre là-bas était une lutte quotidienne, mais j'avais résisté et essayé de gagner de l'argent. Les kidnappings et les vols n'ont jamais cessés même quand je me suis déplacé vers une autre partie de la ville. La personne qui m'y a ramené m'a alors proposé un moyen de me rendre en Europe.

La traversée était pénible. Ils nous ont entassés sur un canot en plastique en nous frappant. A un certain moment, des hommes armés à bord d'un autre bateau nous ont arrêtés. Les milices nous ont donné alors l'ordre de leur donner tout ce que nous avons sous la menace de faire éclater le bateau. Nous n'avons pu partir que lorsqu'ils ont pris ce qu'ils voulaient. Ensuite il y eu un autre bateau qui est arrivé et qui nous a pris notre moteur pour nous laisser à la merci du vent et des vagues jusqu'à ce que vous nous trouviez ! ».



Je remercie Mohamed pour m'avoir raconté son histoire. Un homme qui s'est retrouvé dans cette situation pour avoir servi un programme sensé sauvé des vies et qui trouve sa vie menacée.

Je lui demande ce qu'il compte faire en Europe : *« Je veux demander l'asile en Italie et ramener ma famille auprès de moi. La Libye est dangereuse. Ces gens tuent juste pour tuer. Vous savez je n'arrive pas à dormir, même sur ce bateau. Je ne fais que penser à mes trois fils et à ma femme. Je pleure tous les soirs. Je n'ai même pas un téléphone et je ne peux pas les contacter ».*





Analyse des profils





Les profils des personnes que nous avons dans ce document ne sont pas un échantillon représentatif de ceux que nous avons accueilli à bord de l'Aquarius. Étant donné que j'étais la seule à parler l'arabe à bord, je devais me consacrer à celles et ceux qui parlaient cette langue.

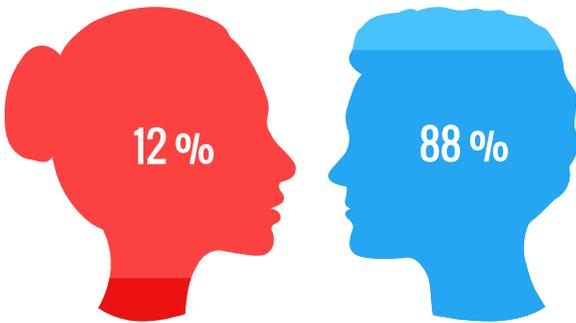


Figure 1 : Répartition des rescapés par genre

Genre :

Sur les 78 profils que nous avons, 12% étaient des femmes (Figure 1). Ce pourcentage se rapproche du pourcentage des femmes arrivant par la mer en Italie et qui est de 11% (Source UNHCR).

Age :

La moyenne d'âge des interviewés est de 25.5 ans [15 ans -55 ans]



14%
Mariés

Figure 2 : Répartition des rescapés par situation matrimoniale

Etat civil :

Le pourcentage des personnes célibataires s'élève à 86% (Figure 2). Ceci s'explique par le fait que ce sont pour la plupart des jeunes qui partent dans l'espoir de construire un nouvel avenir et qui ne s'engagent pas avant de tenter d'y arriver.

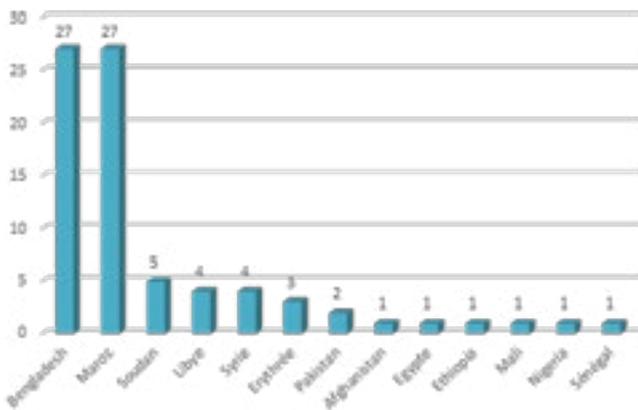
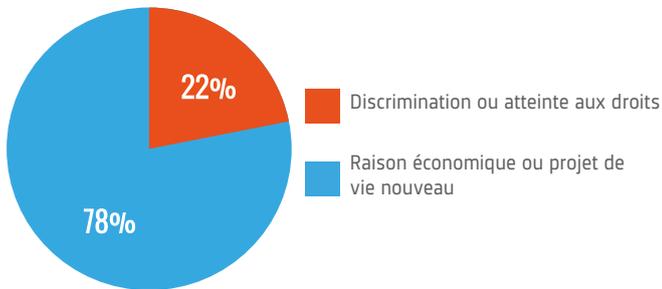


Figure 3 : Répartition des rescapés par nationalité

Les Nationalités :

Le pourcentage de Marocains dans ce panel est de 34.61%, égal à celui des Bangladais (figure 3). Ce pourcentage n'est pas représentatif de la proportion réelle de Marocains que nous avons reçus à bord durant la période de la mission. Ces personnes parlent l'arabe et ont donc comme expliqué auparavant été plus directement abordées pour le recueil des témoignages. D'après l'UNHCR, les trois premiers pays d'origines des arrivées en Italie via la mer Méditerranée sont : le Nigeria, la Guinée et le Bangladesh.



Causes de départ du pays d'origine :

Sur les 74 personnes qui ont quitté leurs pays d'origine, 78 % l'avaient fait pour des raisons économiques (figure 4).

Figure 4 : Répartition par cause de départ du pays d'origine

Les chiffres montrent que 75.6% de ces personnes avaient des emplois précaires dans leurs pays (figure 5). Ces personnes évoquent les difficultés de trouver un travail digne et stable dans leurs pays et l'impossibilité de gagner suffisamment d'argent pour aider leurs familles et pouvoir en fonder une à leur tour, d'autres sont partis pour fuir la guerre ou des menaces de mort dans leurs pays.

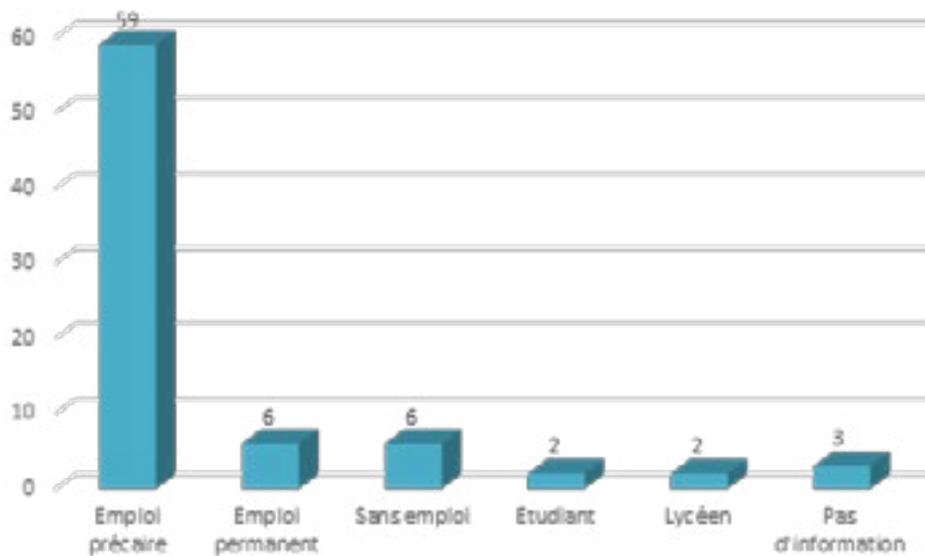


Figure 5 : Situation socio-professionnelle avant le départ du pays d'origine des rescapés

Destination envisagée au départ du pays d'origine :

La destination prévue pour 83.8% des personnes qui avaient quitté leurs pays était la Libye (figure 6).

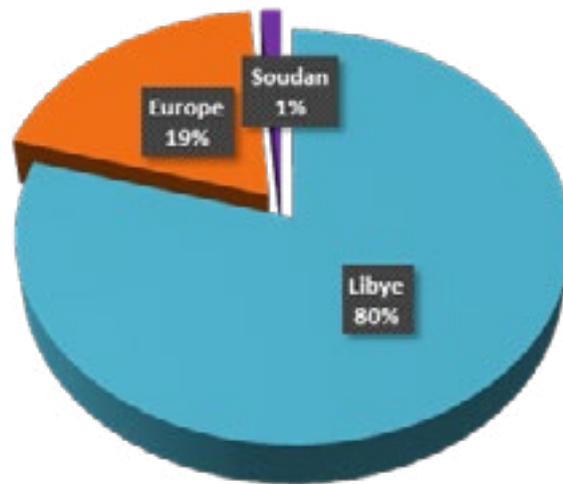


Figure 6 : Les différents premiers pays de destination

En effet, malgré ce qui s'y passe, ce pays garde encore sa réputation de pays pourvoyeur d'emploi avec de très bons salaires. Les personnes qui y arrivent découvrent avec horreur que ce n'est plus le cas. Mais faire marche arrière n'est plus possible. D'ailleurs, le pourcentage de ceux qui quittent la Libye vers l'Europe pour des discriminations ou atteintes aux droits est de 73.1% (Figure 7). Ce qui signifie que ces personnes qui quittent leurs pays pour des raisons économiques se retrouvent pour la majorité contraintes de fuir de nouveau « l'enfer libyen ».

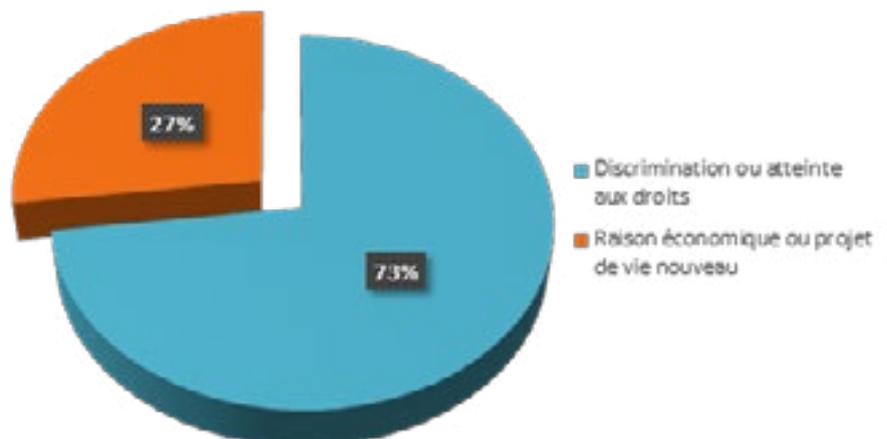


Figure 7 : Répartition par causes de départ de la Libye

Les causes de départ en Europe et attentes :

Partir en Europe est devenu pour la plupart non pas un choix mais une condition de survie, et certaines personnes sont mises sous la contrainte dans ces canots de fortune par leurs « propriétaires » afin de s'en débarrasser. D'ailleurs les chiffres montrent que 88.5% partent en Italie sans aucun a priori sur ce qui pourrait les attendre là-bas. Seulement 7.7% avaient connaissance du cadre légale de l'asile, ce qui signifie que peu étaient ceux qui savaient qu'ils pourraient demander l'asile une fois arrivés en Italie ou dans un autre pays de l'Europe (Figure 8)

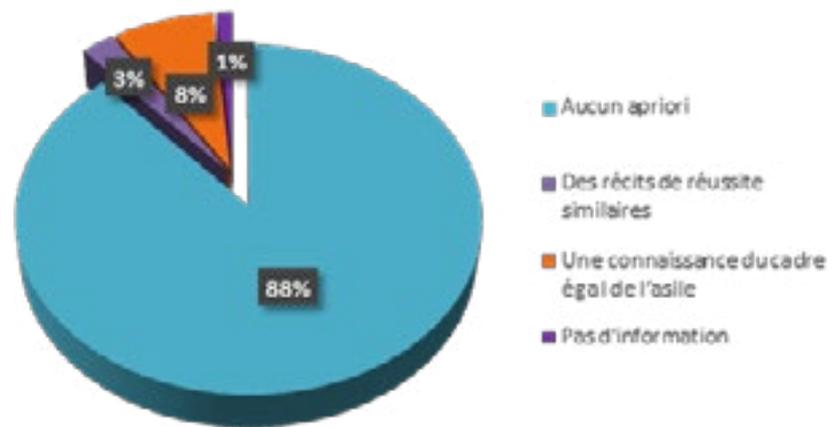


Figure 8 : Connaissance du cadre légal en Europe

Quitter la Libye pour ceux qui y vont en quête de travail et non pas comme un pays de transit pour rejoindre l'Europe n'est pas facile. Une moyenne de 861.5 jours de séjour en Libye a été calculée [10j-12775j]. En effet, entre les différents kidnappings durant lesquelles ces personnes doivent payer de l'argent ou appeler leurs familles pour envoyer de l'argent, les vols, les travaux non payés... il est difficile pour eux de gagner rapidement de l'argent afin de payer le passage par la mer vers l'Italie.

Plus de la moitié de ces personnes ne s'attendent pas à se faire aider par quelqu'un en Europe (figure 9). En effet, ces derniers n'ont ni proches ni connaissances dans les pays européens et ignorent ce qui se trouve de l'autre côté. C'est sur le bateau, en route vers un des ports de l'Italie où le MRCC nous demande de les faire débarquer, que je leur explique la possibilité de demander l'asile, la possibilité de demander à la Croix Rouge un rapprochement familial... ces personnes ignorent même où se trouve l'Italie et la distance qui la sépare de la côte de départ. Les passeurs annoncent que le trajet dure uniquement quelques heures, alors quand je montre la carte du monde, que je situe notre position et que le trajet va durer au moins 36 heures, ils sont très étonnés.

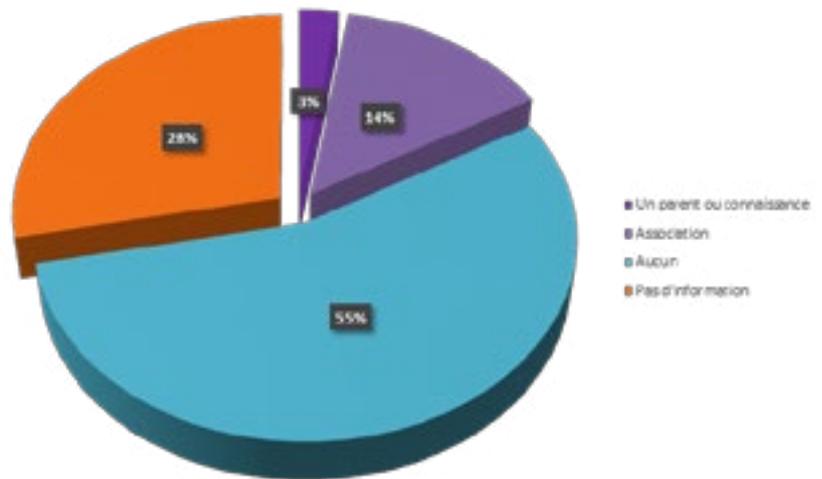


Figure 9 : Les espoirs de soutien des rescapés en Europe

Le type de projet pour le départ :

Les deux tiers de ces personnes entreprennent le voyage seuls (figure 10). Les projets familiaux sont de 14% et concernent principalement dans cet échantillon les Syriens et les Marocains qui étaient installés en Libye et qui ont pris la décision de fuir sous la menace.

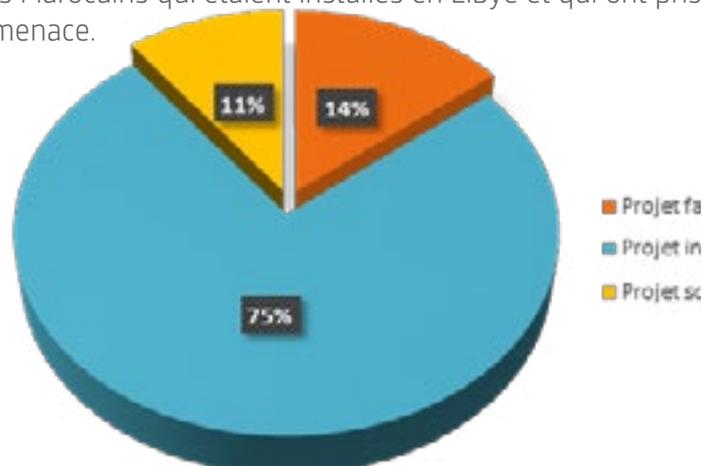


Figure 10 : Répartition par pourcentage du type de projet avant le départ

Les Réseaux de passeurs :

80% des personnes questionnées connaissent l'organisateur de leur voyage en Libye. Ceci s'explique par le fait que quand elles partent en Libye ces personnes ont l'intention d'y travailler, mais en découvrant à quel point c'est dangereux et qu'il est impossible de faire marche arrière, elles commencent à chercher un passeur pour les emmener en Europe. Les 8% qui ont contacté un intermédiaire dans leurs pays pour contacter un passeur en Libye sont représentés par des Marocains et un Syrien (figure 11). Le Syrien est passé par le Liban et le Soudan avant d'arriver en Libye. Les Marocains sont passés par une escale en Tunisie.

Ces derniers (individuellement) ont affirmé qu'ils devaient payer autour de 2000€. Ce tarif inclut le billet d'avion de la Tunisie vers la Libye, le logement et l'alimentation en Libye et le passage en mer à l'exclusion du billet d'avion la Tunisie. Ces personnes m'avaient dit que l'intermédiaire les avait prévenues de ne pas dire qu'elles partaient en Libye, mais en Tunisie pour faire du tourisme. Après quelques heures en Tunisie elles prenaient l'avion direction Tripoli. A Tripoli elles sont logées de 2 à 3 jours dans un hôtel, ensuite elles sont logées dans une maison jusqu'au jour du départ. 60% de ces personnes ont mentionné avoir subi un mauvais traitement durant leur séjour d'approximativement 24 jours [10 jours - 2 mois] : exploitation - travail non payé, pas de nourriture, des agressions physiques et morales...



Figure 11 : Moyen pour trouver le passeur

Les sources de financement du départ en Europe :

Nous avons recueilli la réponse de 34 personnes sur ce point. 68% de ces personnes comptent sur leurs propres ressources pour partir en Libye et ensuite pour faire la traversée jusqu'en Italie (Figure 12). Trois personnes ont pu compter sur leur communauté afin de pouvoir faire la traversée (voir partie témoignage). Les personnes rapportaient que pour avoir le prix du passage elles devaient trouver un moyen de travailler et de se faire payer, ce qui est très difficile en Libye. En effet, si les personnes ne sont pas déjà « esclaves » et qu'elles sont dans l'obligation de travailler, elles sont amenées à le faire sans contrepartie sous la menace des armes.

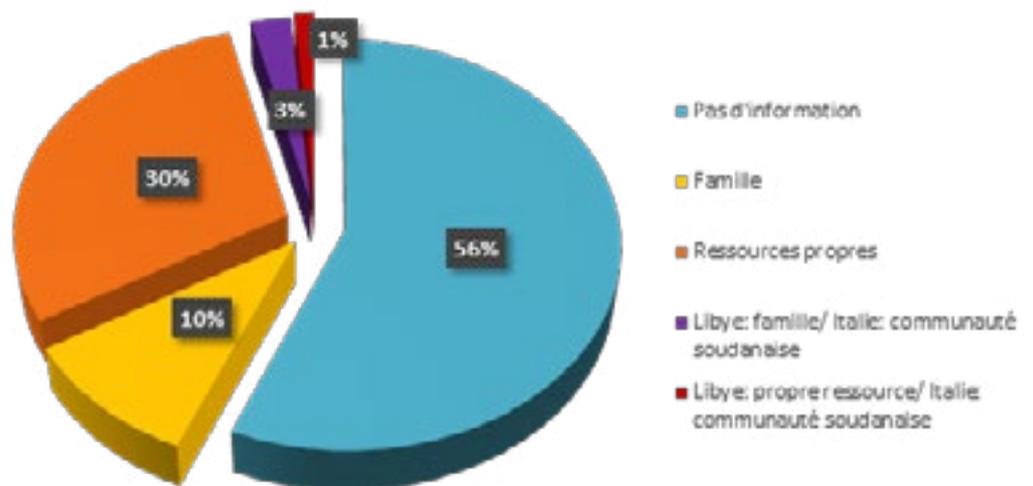


Figure 12 : Sources de financement du départ en Europe

Relations avec les passeurs avant le départ en mer :

Soixante-huit pourcent (68%) des personnes qui ont fait la traversée se sont senties menacées ou contraintes par le passeur avant la traversée (Figure 13). Ces personnes indiquent qu'elles sont forcées à travailler, certains après avoir payé le prix se retrouvent vendus dans un marché aux esclaves, d'autres sont « louées » à la journée pour travailler. Les conditions de détention sont atroces et inhumaines jusqu'au jour où elles sont placées sur les canots de fortunes sous les coups et les insultes et se font voler le peu qui leur reste.

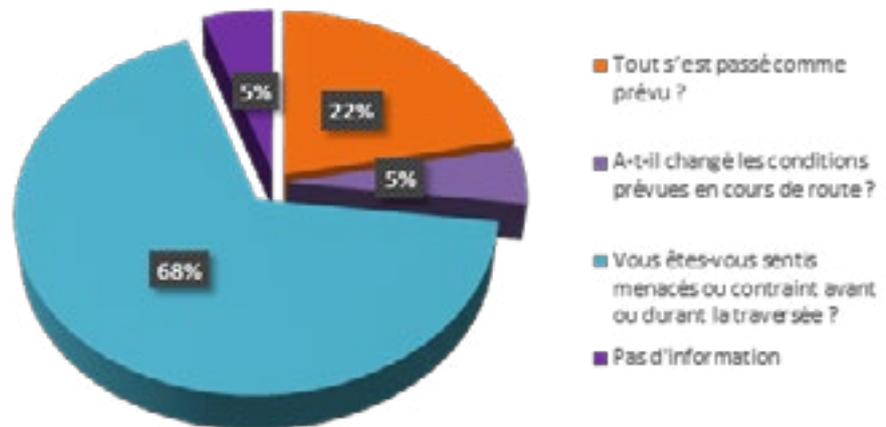


Figure 13 : Relations avec les passeurs avant le départ en mer

Le prix de la traversée en mer vers l'Europe:

Nous connaissons le prix de passage de 22 personnes. La moyenne payée est de 919.5 € [100€-2500€].

Généralement ce sont les Marocains et les Syriens qui payent le plus, « les Arabes » comme les passeurs les appellent. En effet, pour une somme élevée les conditions d'accueil sont généralement meilleures et le bateau est en bois, donc « plus sécurisant ».

Où étiez-vous quand la mer m'a engloutie ?

« Et là brusquement Saida s'est mise à crier et à pleurer. Ces hurlements étaient tellement forts qu'ils avaient alerté tout l'Aquarius et des membres de l'équipe sont venus en courant dans la clinique pour savoir ce qu'il s'y passait. L'enfant s'est mis à crier lui aussi et à verser toutes les larmes de son petit corps. A ce moment j'avais compris sans qu'elle ne me dise un mot ce qui s'était passé ».

